



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNS. 168 e. 34





1233
1200

3rd

1322

... ..
... ..
...

" A romany, impuise, morte
neue de d'us de l'epouse
est, romany Phil. l'ine, une
romany, de l'epouse de l'epouse
(Guerand; ...)

Comptable

Calmer ...

ANECDOTES

DE LA COUR

D'ALPHONSE

ONZIEME DU NOM,

ROI DE CASTILLE,

Par Madame DE V***.

PREMIERE PARTIE.

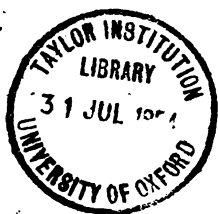


A AMSTERDAM ;

Et se trouve à Paris ,

Chez HOCHEREAU, Libraire, Quai
de Conti , au Phénix.

M. D. CC. LVI.





ANECDOTES
DE LA COUR
D'ALPHONSE,
ONZIEME DU NOM,
ROI DE CASTILLE.

PREMIERE PARTIE.



LE Roi Ferdinand quatrième laissa en mourant la Couronne à son fils Alphonse, qui fut le onzième Roi de ce nom qui regna sur les Castellans. Ce Prince n'avoit alors que quatre ans ; sa tendre jeunesse eut le sort ordinaire des minorités, & les premières années de

I. Partie.

●A

son regne furent agitées par les différentes factions des Grands , qui ne cherchoient qu'à se supplanter réciproquement ; les principaux chefs de ses mouvemens furent Dom Juan de Castro , Prince d'Eboli ; Dom Manuel de Haro , Prince du Sang d'Arragon , & Dom Ferdinand de la Cerda , proche parent du Roi ; ce dernier étoit Grand-Maître de Castille.

Ces Princes aussi puissans qu'ambitieux , aspiroient également à gouverner l'Etat. Ce dessein qui étoit commun entr'eux , leur permettoit rarement d'être unis , & ils étoient presque toujours divisés , quelquefois soumis à la Reine mere , encore plus souvent opposés à ses volontés , n'agissant jamais que suivant les divers intérêts qui les animoient.

La mort de cette Princesse ayant suivi de près celle du Roi son époux , n'appaisa point les trou-

ROI DE CASTILLE. 3

bles, au contraire elle ne servit qu'à les augmenter, ils durèrent tout le tems qu'Alphonse ne fut pas en état de regner par lui-même. Mais quand ce Monarque fut devenu majeur, ayant fait paroître autant de courage que d'habileté, toutes les cabalés cessèrent, & les Castillans eurent sujet de se flatter que la tranquillité alloit renaître chez eux. Mais cette espérance fut bientôt déçue.

Ce jeune Souverain auroit eu toutes les qualités d'un Prince accompli, si trop prévenu de sa grandeur & du desir de la maintenir, cette passion ne lui eût fait oublier que les Rois (de même que les particuliers) ne doivent pas mépriser les occasions de se faire aimer,

Loin de suivre ces principes, & de travailler à acquérir l'affection de ses peuples, Alphonse n'aimant, ne haïssant & ne gardant sa foi qu'au-

tant qu'elle pouvoit être utile à ses desseins ou à ses intérêts, rendit son regne moins glorieux, & sa vie moins heureuse qu'il n'auroit fait s'il eût suivi d'autres principes.

Sur le plan de cette politique, il témoigna d'abord à Dom Juan de Castro, & à Dom Manuel de Haro (qu'il redoutoit) beaucoup de confiance & d'amitié, rejetant sur ceux qui avoient tenu le timon de l'Etat du tems de la feue Reine, les mécontentemens qu'ils avoient reçus, & par qui ils s'étoient déterminés à quitter la Cour; il les invita à y revenir, pour prendre auprès de lui le rang que méritoient leur capacité & leur naissance.

Dom Juan de Castro s'étant trop légèrement fié aux apparences de la bonté qu'il lui témoignoit, le vint trouver avec franchise; & ce Monarque pour la reconnoître, le fit assassiner peu de jours après, dans un festin où il l'avoit invité.

ROI DE CASTILLE. 5

Cette action barbare ayant inspiré l'indignation & la défiance à tous les Grands , il ne manqua plus d'ennemis , ni la Castille de troubles.

Dom Manuel de Haro , instruit par le funeste exemple de Dom Juan de Castro , se tint dans une de ses places fortes , sans vouloir écouter les diverses propositions du Roi , quelque avantageuses qu'elles lui parussent , résistant même aux assurances qu'il lui donnoit de le combler de biens & d'honneurs , & aux pièges qu'il lui voulut tendre en lui faisant une promesse solennelle d'épouser Constance de Haro sa fille unique, de qui la beauté sembloit être un gage assuré de la sincérité de ce Prince. Mais ce fut vainement qu'il essaya à le surprendre par cet appas , & Dom Manuel ne s'en laissa point éblouir, ne pouvant ignorer que dans ce même-tems où il employoit pour

le tromper des promesses si magnifiques , il étoit amoureux de Leonore de Gusman , & que malgré cet amour , il traitoit secrètement son mariage avec Marie de Portugal , fille d'Alphonse quatrième , (surnommé le Fier) qu'il épousa peu après , quoiqu'il eut publiquement déclaré le prétendu dessein d'épouser la fille de Dom Manuel.

Cette alliance étant faite , & le Roi de Castille n'ayant pû réussir à le tromper , pour éviter les effets de la mauvaise volonté de son Souverain , Dom Manuel ne songea qu'à se rendre assez puissant pour se maintenir contre lui , qui de son côté cessant de feindre , cessa de lui cacher ses desseins ; Dom Manuel n'eut point de moyens plus assurés pour s'en garantir que de chercher un asyle auprès de Pierre le Benin Roi d'Arragon , de qui il étoit proche parent : ce qui le dé-

ROI DE CASTILLE. 7

termina encore plus promptement à choisir cet asyle , fut que les deux Rois étoient ennemis.

En cette occurrence il donna à Dom Rodolphe d'Aguillar cette même Constance , que son Roi avoit feint de vouloir épouser. Aguillard descendoit des Rois de Leon , il avoit de grands biens & de la valeur ; outre ces avantages , il avoit aussi les mêmes intérêts que son beau-pere.

Malgré l'égalité de rang qui se trouvoit entre lui & Constance , cette Princesse ne put consentir sans regret à devenir son épouse ; il étoit de sang royal , mais il ne portoit pas la Couronne , & elle avoit été flattée de l'espoir de regner : elle eût encore eu plus d'affliction de cette nécessité , si elle n'eût pas été instruite de la résolution où son pere étoit de la venger.

Tous ces Princes ligués déclarerent la guerre à leur Roi , qui

d'un autre côté menacé par les Maures , se voyoit à la veille de son entière ruine. Dans cette fatale extrémité il ne crut pas qu'il y eût de moyen plus prompt pour s'en préserver , que d'accorder à Dom Manuel de Haro tout ce qu'il pouvoit demander. Il s'y détermina avec d'autant moins de regret, que dès ce tems-là il avoit commencé à exécuter la résolution de céder aux conjonctures , en promettant tout sans réserve quand il étoit pressé , sauf à oublier ses engagements , à s'en dédire , ou leur donner une explication contraire à la vérité , lorsque ses affaires prenoient une face plus avantageuse ; & au lieu que d'ordinaire les Souverains ne font la guerre que pour en faire le fondement d'une paix solide , il ne songeoit en faisant la paix , qu'à se mettre en état de recommencer la guerre.

Satisfaire les mécontents à quel-

ROI DE CASTILLE. 9

que prix que ce pût être , quand il ne pouvoit les perdre , en faire de nouveaux pour peu que son utilité l'exigeât , ce n'étoit qu'un jeu pour lui. Ce Prince se fiant à son industrie pour se tirer des dangers à venir , ne pensoit qu'au présent. Dom Nugnés de Lara , Dom Ferdinand de Castro , (frere de ce même Dom Juan que le Roi avoit fait assassiner) & Dom Juan d'Albuquerque , furent de ce nombre , & sortirent mal satisfaits de la Cour. Ils se joignirent à Dom Manuel de Haro , qui après plusieurs paix simulées , plusieurs raccommodemens & plusieurs treves , étoit enfin en rupture ouverte avec son Souverain.

Ce Prince ne voulant pas avoir tant d'ennemis à combattre tout à la fois , eut recours à Dom Albert de Benavidès , pour l'employer à une nouvelle négociation. Dom Albert regagna aisément Al,

buquerque & Castro, qui avoient en lui une confiance totale. Mais le Monarque voyant que les autres refusoient de se fier à une parole aussi peu solide que la sienne, résolut de les poursuivre vigoureusement. Il assiégea Nagnés de Lara dans Lerma, où il avoit été chercher un asyle, dont le Gouvernement héréditaire, de même que la Principauté, appartenoient à Dom Manuel; il le força de se rendre & de s'accommoder, n'osant alors lui ôter la vie, parce qu'il ne pouvoit ignorer que les esprits étoient encore trop aigris, & qu'il se rappelloit la mort de Dom Juan de Castro, qui avoit pensé lui faire perdre la Couronne & le jour.

Cet accord étant fait, il envoya contre Dom Manuel de Haro une armée nombreuse, sous la conduite de Dom Juan de Zuniga Grand Maître d'Alcantara & de Calatrava. Ce fut alors que Dom Manuel

ROI DE CASTILLE. II
trop éloigné de ses Alliés pour en
être secouru , aima mieux sortir
du Royaume que de se fier à la pa-
role d'un Roi qui se faisoit gloire
de ne la point tenir ; & sans dai-
gner écouter les nouvelles propo-
sitions captieuses qu'il lui faisoit
faire , qui , plus elles étoient avan-
tageuses , plus elles lui paroïssent
suspectes , il se condamna sans ba-
lancer à quitter sa Patrie , préfé-
rant un exil éternel à l'imprudence
de courir les risques de l'événement.

L'état présent de la Cour de
Castille n'étoit pas le seul objet de
ses appréhensions , il prévoyoit
sur les apparences , que le jeune
Prince qui devoit un jour succéder
au trône , auroit les inclinations
plus violentes & encore moins équi-
tables que son pere ; qu'il hériteroit
de ses vices , sur lesquels il enché-
riroit , sans hériter de ses vertus.

Des préjugés qui n'étoient que

A vj

trop bien fondés le décidèrent entièrement , & il crut que rien ne feroit plus prudent que de ne point courir les risques des événemens fâcheux (qui ne manquèrent pas d'arriver) en se retirant tandis qu'il le pouvoit , sans attendre l'effet du pronostic.

Il ne se vérifia que trop , puisque cet Enfant fut celui à qui l'Histoire d'Espagne donna le nom odieux de Pierre le Cruel. Dès sa plus tendre jeunesse , & dans les jeux de son enfance , il fit assez connoître que ce seroit avec justice qu'il porteroit ce nom , bien différent de celui que les Arragonois attribuoient à leur Souverain (a).

Dom Albert de Benavidès , par qui Alphonse onzième avoit négocié des accommodemens qui lui étoient devenus si avantageux , loin d'en être récompensé , comme

(a) Pierre le Benin.

un si grand service le méritoit , lui devint suspect , par la seule raison qu'il lui avoit trop d'obligation ; ce qui fit qu'aussi-tôt qu'il en eut le plus léger soupçon , voulant prévenir sa disgrâce , il prit des mesures pour en éviter les suites funestes , en se retirant en diligence à Palencia dont il étoit Gouverneur , ne pensant plus qu'à élever un fils unique qu'il aimoit chèrement.

Dom Rodolphe d'Aguilar , de qui le courage étoit sans tache , & qui s'étoit brouillé quelques années auparavant avec Dom Manuel de Haro son beau-pere , (pour lui avoir laissé connoître qu'il avoit des sentimens plus modérés que les siens) voyant que les divisions qui affligeoient sa patrie ne cesseroient de long-tems , & qu'il ne lui seroit pas possible d'y prendre de parti sans être opposé à celui de

ses parens , de ses amis , ou de son Prince , & trouvant qu'il y auroit aussi peu de probité à faire de ses intérêts particuliers la cause publique , que d'imprudence à s'opposer aux volontés de son Souverain , quelque injustes qu'elles fussent , il résolut de faire volontairement ce que Dom Manuel avoit fait par force , abandonnant la Castille , suivi de Dona Constance son épouse , & de Dona Mathilde , seul fruit de leur hymen.

La Cour de Rome étoit alors à Avignon , où elle avoit suivi le Pape Clement VI. Ce fut ce lieu que Dom Rodolphe choisit pour fixer son séjour. C'étoit dans cette Cour aussi tranquille que magnifique , qu'il sembloit que la politesse eut établi son empire , particulièrement chez les Dames , de qui la vertu , le nombre & la beauté rendoit la société charmante.

ROI DE CASTILLE. 15

Parmi tant de belles personnes d'une éminente qualité , on y distinguoit avantageusement une fille illustre , célèbre jusqu'en ce siècle-ci. Son mérite & son esprit , joint à l'amour que le fameux Petrarque eut pour elle , a rendu sa mémoire éternelle ; c'étoit la belle & sçavante Laure.

Laure étoit d'une très-bonne maison d'Italie , & faisoit son séjour à Avignon près d'une sœur de sa mere , qui étoit de la noble maison des Gantelme. Ces deux personnes vivoient dans une union plus ressemblante à celle de deux sœurs fort unies , qu'à la subordination d'une niece pour sa tante. La conformité d'âge contribuoit à cette douce familiarité , Antoinette de Gantelme n'ayant que trois ans plus que Laure. Elles s'aimoient d'une tendresse réciproque , qui servoit à rendre leur commerce plus doux , & qui attiroit

chez elles toute la bonne compagnie d'Avignon (a).

Entre les Dames qui vivoient dans cet aimable séjour , on y en distinguoit de la maison de Forcalquier , de Glandeveze , de Baux , d'Ancezune , de Caderouffe , de Vence , de Trance , de Salon , & plusieurs autres fort considérables.

Les Comtes de Tende & de Vin-

(a) Laurette , connue simplement sous le nom de la belle Laure , s'appelloit Sado ; quelques Auteurs ont prétendu qu'il y avoit de l'erreur , & ont avancé que son nom étoit Cabriere ; mais ces deux noms ne sont pas incompatibles , puisque ce dernier est celui d'une terre près d'Avignon qui subsiste encore , & qu'elle possédoit au voisinage de Vaucluse , où elle faisoit son séjour le plus ordinaire ; & ce n'étoit que pour mettre une différence entre les branches d'une même maison , que cette Sado étoit souvent nommée Cabriere. Cet usage fort commun aujourd'hui , étoit déjà connu dans ce tems-là.

timille venoient fréquemment à Avignon pour jouir des douceurs de cette société. Entre un nombre infini de Seigneurs respectables, Petrarque avoit deux amis qui le distinguoient plus particulièrement que les autres, c'étoit le Comte d'Anguillara & Senucio, qui par rapport à lui étoient encore plus assidus à cette Cour qu'aucuns autres.

Comme l'esprit de ce tems triomphoit aux questions galantes & ingénieuses, on donna à cette société le nom de la Cour d'Amour; mais quoique les conversations y roulassent d'ordinaire sur des matières plus brillantes que scientifiques, ceux qui composoient ces cercles n'en étoient pas moins capables de tenir leur rang dans de plus solides occasions. Il y avoit entr'autres un personnage d'un très-grand mérite; il s'appelloit Anselme, & il étoit fort sçavant

dans l'Astrologie judiciaire. Ce fut lui qui prédit au Roi Robert tous les malheurs de la Reine Jeanne sa fille : il prédit aussi que l'amour de Laure & de Petrarque durerait jusqu'après leur trépas.

Tels étoient les habitans d'Avignon , quand Dom Rodolphe d'Aguilar & sa famille y arrivèrent. Ils y furent reçus comme il convenoit de recevoir des personnes de leur condition & de leur mérite , chacun s'empressant de répondre aux honnêtetés que faisoient Dona Constance & son époux.

Quoique la jeune Mathilde n'eut encore que dix ans , sa mere ayant fait une connoissance intime avec la tante de Laure , cette aimable enfant s'attacha tendrement à la niece , malgré la disproportion de l'âge qui étoit entr'elles. Ce qui occasionna le commencement de cette affection fut

la ressemblance parfaite qui se trouva dans leurs traits , n'y ayant de différence considérable que la couleur des cheveux , Mathilde les ayant aussi blonds que Laure les avoit noirs : ce qui fit qu'on la nommoit souvent la petite Laure ; & insensiblement elles s'aimèrent si tendrement , que rien n'étoit plus rare que de les voir l'une sans l'autre.

Pétrarque , toujours attentif à profiter des occasions de faire sa cour à sa maîtresse , ayant remarqué leur union , employa tous ses soins à cultiver l'esprit de la jeune personne , en disant agréablement que ne pouvant inspirer pour lui à Laure les sentimens qu'il avoit pour elle , il bornoit ses attentions à rendre parfait l'objet qu'elle avoit choisi pour fixer sa tendresse , en espérant , disoit-il , que cet attendrissement disposeroit son cœur à l'amour.

Il eut plus de gloire que de peine à rendre l'esprit de sa jeune élève aussi parfait que sa beauté ; elle avoit en elle-même de trop heureuses dispositions pour ne point profiter de tous les avantages qu'elle trouvoit dans ses leçons.

Des qualités si rares & si bien cultivées faisoient toute la consolation de sa triste mere, qui, malgré sa vertu, ne pouvoit se consoler de rester sujette, après avoir eu l'espoir de regner. Elle avoit épousé Dom Rodolphe d'Aguilar par soumission aux volontés de son pere ; & quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, ce n'étoit uniquement que pour remplir son devoir, sans avoir jamais eu la moindre inclination pour son époux.

A cette infortune qu'elle tenoit secrette, il s'en joignoit une autre qu'elle n'étoit pas obligée de déguiser ; au contraire, elle lui ser-

voit de prétexte à cacher la première, en supposant que l'air de tristesse qui paroissoit dans ses actions, n'avoit point d'autre cause que la peine de sçavoir son pere exilé & malheureux, outre cela irrité contre son époux.

La mélancolie où la plongeient ses chagrins extérieurs, & celui qu'elle ressentoit intérieurement de voir son ambition trahie, lui faisoit desirer la solitude & négliger sa beauté (quoiqu'elle fut encore dans tout son éclat), n'étant sensible qu'au plaisir de donner de l'éducation à sa chere fille. Elle vit avec une extrême satisfaction l'amitié qui se lioit entre Laure & elle, l'estime qu'elle avoit pour cette merveilleuse personne, lui étant un garant de la vertu & du mérite de sa fille; elle sçavoit avec toute l'Europe l'amour que Petrarque avoit pour elle; mais l'envie respectoit si parfaite

ment leurs affections , que l'on convenoit unanimement que ces amans unissoient l'amour à la vertu ; qu'enfin ils étoient les seuls de qui la tendresse n'eut pas besoin du secours du mystère : ainsi leur ardeur ne lui étoit point suspecte , n'appréhendant nullement le mauvais exemple que sa fille eût pû recevoir de tout autre. Au contraire , Dona Mathilde instruite par ces deux vertueux amis , reçut toutes les leçons qui pouvoient la rendre parfaite, elle s'appliqua particulièrement à la délicatesse de la Langue Provençale , qui étoit alors en grande réputation dans l'Europe , & qui avoit eu des Poètes si ingénieux que les plus fameux d'Italie se faisoient gloire de les imiter. Ces imitations , de même que les originaux , se trouvent encore en grand nombre & manuscrits dans les plus fameuses bibliothèques.

Cette jeune personne à qui rien n'étoit difficile , apprit l'Italien avec la même facilité qu'elle avoit appris le Provençal. Ce fut Petrarque qui lui enseigna sans presque s'en appercevoir , puisqu'elle ne si rendit si sçavante , que , par la lecture des vers qu'elle faisoit pour Laure , elle les gravoit si profondement dans son esprit , qu'il auroit été inutile de les lui faire relire plusieurs fois , & elle disoit avec tant de grace que Petrarque avoit coutume de dire , qu'il ne trouvoit de beauté dans ses ouvrages que quand Donna Malthide d'aignoit les réciter.

Elle étoit de toutes les parties de plaisir que faisoit la bonne compagnie d'Avignon ; & son assiduité à suivre sa chere Laure , de même que la complaisance qu'elle & son amant témoignoit par leur jeune amie , faisoit dire à tous ceux qui les connoissoient , que l'esprit

de cette aimable compagne seroit leur unique enfant , parce que l'on présuinoit dès-lors qu'ils ne se marieroient jamais.

Dans la belle saison , Laure avoit coutume de suivre sa tante à la terre qu'elle avoit près de Vaucluse , (lieu fameux par la merveilleuse fontaine que Petrarque a tant célébrée , & qui forme une des plus belles rivières de l'Univers , d'où partent mille bouillons d'eau , qui sortant impétueusement d'auprès d'elle sans troubler la tranquillité de sa source , y forment des cascades naturelles , ce qui rend cette vallée la plus délicieuse du monde.

C'étoit dans ce lieu agréable où étoit placée la maison que Laure & sa tante habitoient. Celle de Petrarque en étoit tout proche , & si la modestie qui guidoit toutes les actions de cette belle , lui eût permis de chercher des entretiens secrets
avec

avec son amant, ils auroient eu toutes les commodités imaginables pour les dérober aux regards des curieux. Mais quoiqu'elle l'aimât de la plus vive tendresse, elle vivoit dans une si grande retenue avec lui, que sans lui cacher les sentimens favorables où elle étoit pour lui, il n'avoit jamais sujet de se trouver entièrement satisfait, ce qu'il témoignoit souvent par les tendres plaintes dont, sans sortir du respect qu'il avoit pour elle, il remplissoit ses ouvrages; & quoique la jeune Mathilde passât presque tous les jours avec eux, elle n'en recevoit que des exemples propres à la porter aux actions vertueuses, la sagesse se montrant à ses yeux sous une figure d'autant plus aimable, qu'elle n'avoit rien de farouche ni d'affecté.

Cette beauté naissante avoit douze ans, & dans un âge si tendre elle étoit sans cesse occupée à cher-

cher ce qui pouvoit plaire à son amie. S'étant apperçue que Laure chériffoit les fleurs avec un goût si décidé, qu'elle en portoit même pendant l'hyver, elle se fit une loi de lui en fournir tous les jours, l'entretenant exactement de bouquets & de guirlandes, sur-tout quand elles étoient à Vaucluse. Ces galantes parures étant plus convenables à l'innocente simplicité de la campagne, qu'au fastueux cérémonial de la ville, qui exige plutôt des pierreries que des fleurs champêtres.

Petrarque étant venu voir Laure un jour qu'elle étoit encore plus galamment ornée de fleurs qu'à son ordinaire, il se plaignit tendrement de la voir si belle, & tout ensemble si rigoureuse. Ce fut à ce sujet qu'il fit un sonnet (a) qu'il présenta à l'ai-

(a) *Sonnetto 38 l'ovo, le perle i fior vermigli e' i bianchi,*

nable Mathilde , en la suppliant de le réciter a son amie de ce ton charmant qui lui étoit familier : mais cette jeune fille lui répondit en riant qu'elle n'en feroit rien , puisque ce Sonnet étoit précisément une satire contre la personne qui avoit arrangé les fleurs dont il étoit jaloux : il est vrai , ajouta-t-elle , que si celles qui sont sur le teint de Laure ne les surpassoient pas , vous ne vous apercevriez point de la beauté des miennes , puisque ce sont elles qui les font briller.

Il y en a déjà de si belles sur le vôtre , reprit Laure obligeamment , que je m'étonne de ce que Petrarque ne leur veut pas plus de mal qu'à celles que vous m'avez données. Ah ! repartit Mathilde d'un air agréable , un amant qui se plaint de la belle Laure , ne peut songer à se plaindre d'aucune autre , & c'est , poursuivit-elle , par cette

raison que je vis plus sans façon avec Petrarque qu'avec personne.

C'est une remarque que j'ai déjà faite , reprit Laure , & je m'apperçois que vous prenez pour tous les hommes que nous voyons , un air sévère que vous n'avez point pour lui , & qui semble exiger du respect : quoique vous soyez à peine dans l'âge à prétendre vous faire aimer , je ne puis que vous louer de l'air modeste qui accompagne vos actions , en refusant d'écouter les discours trop séducteurs que l'on ne tardera pas à vous tenir , si vous témoignez le moindre penchant à les entendre. C'est assurément , ajouta-t-elle , un grand malheur de plaire avant d'avoir acquis assez de raison pour se faire craindre.

Mais , ma chere amie , repliqua Mathilde , il me semble vous avoir entendu dire que quand Petrarque commença à vous aimer ,

ROI DE CASTILLE. 29

vous n'aviez que douze ans , & je voudrois bien , dit-elle avec une ingénuité charmante , sçavoir ce que vous fîtes pour vous en faire craindre.

Elle se fit aimer, repartit Pétrarque , & aimer éperdument. Ah ! ma chere Mathilde , s'écria Laure , ne vous imaginez pas que ceux qui vous aimeront vous craignent également : je vous proteste que la plûpart des amants d'aujourd'hui ne craignent point celles qu'ils aiment , parce qu'ils ne les aiment pas assez pour les craindre. C'est-à-dire , reprit Dona Mathilde en souriant , que si jamais il se présente quelqu'un qui me témoigne de l'amour , je ne dois pas chercher des preuves de sa sincérité , mais qu'il faudra que je mette toute mon attention à me convaincre qu'il me craint.

Laure rit de ce discours , & en embrassant sa jeune amie ; croyez

moi, ma chere petite, lui dit-elle, le parti le plus sur sera de songer plutôt à défendre votre cœur par un sentiment de gloire, que de vous amuser à pénétrer le motif qui fera que l'on vous parle d'amour : mais, dit Mathilde, si ce cœur est rebelle, que faudra-t-il que je fasse ? Que vous cachiez votre défaite à votre vainqueur, reprit Laure : par bonheur il n'en est pas dans cette guerre de même que dans les autres, où le vaincu ne peut éviter sa honte. Ah ! Madame, interrompit Petrarque, ce discours prouve trop combien vous êtes éloignée d'aimer : si j'étois assez heureux pour l'être, je défierois votre esprit de me cacher la défaite de votre cœur.

Voulez-vous, Seigneur Petrarque, dit Dona Mathilde d'un air fin, que je sois votre espion, & que j'essaye à pénétrer comment vous êtes dans le cœur de ma chere

Laure : non, belle Mathilde, repliqua-t-il, je vous rends grâce, vous êtes encore trop jeune pour un tel emploi, il ne vous conviendrait pas; il faut avoir plus d'expérience que vous n'en avez sur les symptômes de l'amour.

J'avois crû jusqu'à ce moment, interrompit-elle, que l'expérience étoit plus nécessaire à un Ministre d'Etat ou à un Général d'armée, qu'à un espion, & je croyois que pour cet emploi il n'étoit question que d'avoir de l'adresse & de la bonne volonté, & d'être hardi avec prudence : mais puisque vous ne me jugez pas capable de cette charge, faites-la donc vous même.

Ces trois amis passoient ainsi le tems, & Dona Mathilde vécut de la sorte jusqu'à quinze ans, faisant les délices de toutes les Dames d'Avignon qui l'avoient regardée d'abord comme une aimable enfant. Mais l'âge l'ayant rendue une

personne parfaite, on joignit pour elle l'estime à l'admiration, en disant que s'il ne lui étoit pas possible de surpasser Laure en mérite, elle l'égalait, & ce qui mettoit le comble à sa gloire, cette justice lui étoit rendue par Petrarque lui-même.

Ce fut alors qu'elle devint effectivement la première amie de Laure & de son illustre amant. L'aveu qu'il faisoit publiquement que s'il n'eût pas aimé cette vertueuse fille, il auroit eu pour Dona Mathilde une passion qui n'eût pas été moins violente, lui fit autant d'honneur qu'eût pû faire l'amour du plus grand Roi, tant les sentimens de cet aimable sçavant décidoient le goût général.

Ce fut dans ce tems-là que René Duc d'Anjou, & Souverain de Provence, vint à Avignon; il entendit parler si avantageusement des deux amies, qu'il eut une forte

envie de les voir ensemble. Dans ce dessein il ordonna une fête à Cavaillon, où il fit inviter toutes les Dames. Laure y fut avec Donna Constance & sa fille, elle trouverent à la descente de leurs chars le Duc qui leur donna la main.

Il fut si enchanté de la beauté de Laure, qu'il ne pût se refuser le plaisir de la saluer selon l'usage de France, & de lui donner un baiser. Il salua de même les autres Dames; mais quoique ce fut à elle qu'il eut adressé ses premières honnêtetés, & que la plus grande partie de celles avec qui elle étoit venue, fussent de plus haute condition qu'elle, cette merveilleuse fille étoit si généralement aimée qu'il n'y en eût aucune qui fût jalouse de la préférence, la vertu détruisant cette émulation de beauté & de grandeur si commune parmi le beau sexe.

Le Duc voyant tant de belles per-

sonnes ensemble , en fût si ébloui qu'il ne s'appercevoit pas que la jeune Mathilde n'étoit point avec elles l'orsqu'il la vit paroître ; elle avoit été obligée de rester quelque pas derriere les autres , par la nécessité de raccommoder quelque chose à son voile qui s'étoit dérangé en mettant pied à terre.

Le Duc , la voyant , s'avança vers elle , prit un air d'admiration ; est-il possible s'écria-t-il , qu'il y ait une seconde Laure au monde ! Ah ! Seigneur , reprit-elle modestement , que j'aurois de vanité si je pouvois me flatter de lui ressembler un peu : mais je me rends justice , & je connois trop que c'est à votre seule bonté que je dois cette louange , & l'amour propre n'est point assez fort pour m'abuser sur la différence qui est entre nous.

Il y en a une sans doute , repliqua le Duc , & qui ne feroit pas facile à détruire ; c'est celle que

Petrarque y met, j'avoue qu'il n'est gueres possible que pour vous donner cette parfaite égalité, vous trouviez à faire une conquête pareille à celle de la belle Laure; ainsi, poursuivit-il, charmante Dona Mathilde, vous devez vous contenter d'être aussi aimable qu'elle, sans prétendre au bonheur d'être aussi parfaitement aimée.

Le Duc conduisit les Dames dans un grand salon de myrtes & de jasmin, qui étoit environné de fontaines, dont le doux murmure se mêlant à l'harmonie de plusieurs instrumens, faisoit un effet admirable: toutes ces belles étoient à peine placées, que Dom Fernand d'Alburquerque arriva.

Il étoit frere de ce même Dom Juan qui avoit été mécontent du Roi de Castille, & qui avoit quitté la Cour avec les autres Grands. Mais Alphonse ayant besoin de lui, l'avoit rappelé; & suivant sa

coutume de ne rien épargner pour regagner ceux qui lui étoient nécessaires , il lui avoit donné toutes sortes de satisfactions. De façon que Dom Juan étoit des plus avancés dans la faveur de son Maître ; & par le nouveau crédit de son frere , Dom Fernand venoit de la part du Roi concerter quelque arrangemens avec le Duc touchant la guerre des Maures.

Après avoir fait ses premiers complimens , ce Prince lui dit qu'il ne pouvoit pas mieux prendre son tems pour voir toutes les beautés d'Avignon rassemblées , lui parlant d'elles en général sans lui en designer aucunes en particulier.

Dom Fernand fut frappé des charmes de Dona Mathilde , & il lui donna toutes les préférences sans qu'aucunes des Dames en parussent offensées , au contraire elles lui firent mille politesses sur la joie qu'il devoit ressentir de se voir une

Si belle compatriote , & de connoître qu'elle l'emportoit sur toutes les beautés de Provence , quoique ce fut alors le pays de l'Europe qui en eût davantage.

Dom Fernand fut d'autant plus satisfait d'apprendre que cette charmante personne étoit Espagnole , qu'il ne parloit pas assez bien la langue Provençale ni l'Italienne , pour oser s'en servir devant des Dames qui s'exprimoient dans l'une & l'autre avec tant d'élégance , & il aima mieux s'entretenir en Castillan avec Dona Mathilde.

Vous avez si peu l'air d'une exilée, lui dit-il galamment, qu'encore que je ne puisse ignorer que vous êtes belle , & que vous êtes en Provence , je ne vous aurois jamais prise pour une Espagnole.

Le lieu que j'habite, reprit Dona Mathilde , est si charmant qu'il peut être regardé comme la patrie

générale de tous les honnêtes gens, & il n'est point extraordinaire que je n'y paroisse pas étrangere, surtout n'ayant passé en Espagne que les premiers tems de ma plus tendre jeunesse, où même je ne voyois que des gens de guerre, & où je n'entendois parler que de sièges & de batailles. Dans une crainte perpétuelle de voir notre ville prise ou assiégée, nous menions une vie si tumultueuse qu'elle ne laissoit pas le tems à ceux de qui je dépends de me donner l'éducation convenable. Il n'est donc point surprenant qu'étant venue en Provence pour y en acquérir le peu que j'en ai, & que l'ayant reçue parmi tant de personnes accomplies (qui ont mille bontés pour moi,) je n'aye conservé aucuns des usages de la Cour de Castille, qui seuls pourroient faire connoître que j'en suis sortie.

Donna Mathilde ne fit pas un

plus long entretien avec Dom Fernand, sçachant que son pere avoit été fort courroucé contre Dom Juan d'Alburquerque en apprenant qu'il s'étoit reconcilié avec le Roi. Pour ne point déplaire à Dom Rodolphe, elle évita le reste du jour l'entretien du frere de celui qu'il regardoit comme son ennemi, & malgré les soins que Dom Fernand prenoit pour renouer la conversation avec elle, il lui fut impossible de lui parler.

Après un dîner somptueux, il y eut une course de bague où cet Espagnol parut fort avantageusement; il courut contre le Comte d'Anguillara avec beaucoup de grace, & il remporta le premier prix. Le Duc en avoit donné deux, & le Comte obtint le second qu'il présenta à Laure, dans le dessein d'obliger son ami Petrarque, tandis que Dom Fernand offrit à Mathilde celui qu'il avoit gagné.

Elle n'osa ne le pas accepter, parce que Dona Constance ne crut pas devoir refuser un compatriote de sa qualité, & elle ordonna à sa fille de le recevoir.

Le reste du jour se passa en promenades & en conversation. Comme Petrarque avoit l'esprit le plus naturel, le plus sociable & le plus galant du monde, il suffisoit qu'il fût dans la compagnie, pour qu'elle n'eût pas besoin de chercher d'autres amusemens, étant en état de fournir seul au divertissement général.

Cette journée s'écoula avec la satisfaction qui se pouvoit desirer; & les Dames enchantées des procédés du Duc, prirent congé de lui, en lui rendant mille graces des honnêtetés dont il les avoit comblées: les mêmes Cavaliers par qui elles avoient été accompagnées à Cavailon, les reconduisirent chez elles.

Dom Fernand ne put les suiivre;

Il fut obligé de rester avec le Duc ; mais ayant affaire à la Cour pour plus d'un jour , où il n'étoit pas toujours nécessaire , il fut passer quelque tems auprès de Dona Mathilde (des appas de qui il étoit si charmé , qu'elle surpassoit à ses yeux toutes les beautés qu'il avoit vûes en Espagne) elle fit une telle impression sur son cœur , que la fierté ordinaire , cédant au desir de la voir souvent , il se détermina à rendre visite à Dom Rodolphe , pour se faciliter l'entrée de sa Maison.

Aguilar qui commençoit à desirer son retour dans sa Patrie , se lassant d'être exilé , le reçut mieux qu'il n'eût fait dans un autre tems : mais il n'en fut pas de même de Dona Constance qui ne se pouvoit résoudre à rentrer en Castille , tandis qu'Alphonse onzième y regneroit , & elle le reçut avec une froide cérémonie , qui servit

de modele à sa fille , pour lui faire connoître par la civilité la plus indifférente , qu'elle se conformoit sans peine aux sentimens de sa mere.

Loin que de tels procédés étouffassent cette flamme naissante , il ne servirent qu'à la rendre plus vive ; Dom Fernand étoit trop impérieux pour céder aux difficultés , au contraire elles ne firent que l'animer ; la fierté de son caractère le portant à vouloir vaincre tous les obstacles. Dans ce dessein , plutôt que de hâter sa négociation , il entreprit de la faire durer le plus qu'il lui seroit possible : & comme il est plus aisé de retarder une affaire que de la finir , celle qui l'attiroit en Provence , qui auroit pû être terminée en moins de six semaines , eut de la peine à l'être dans le cours de six mois.

Profitant de ce tems , il n'épargna rien pour plaire à Dona Ma-

thilde , sa qualité & sa hardiesse l'ayant introduit dans toutes les compagnies, où son esprit le faisoit recevoir agréablement.

Dom Fernand secondé par les mouvemens secrets qui animoient Dom Rodolphe , ne trouva aucune difficulté à s'assurer de son affection : le pere de Mathilde comprenant aisément ce que l'Espagnol ne lui disoit pas , & trouvant ses sentimens convenables aux siens , il ordonna à sa fille d'avoir pour ce Seigneur toutes les honnêtetés que la bienséance peut permettre ; mais Dona Constance qui n'avoit pas les mêmes idées , la conjura par les plus vives instances de traiter cet amant avec toute la rigueur possible , quand elle le pourroit faire sans que Dom Rodolphe s'en aperçut.

Je ne puis souffrir , lui disoit-elle , la pensée de retourner en Espagne pour y vivre dans une condition

privée ; je n'oublierai jamais que si l'injuste Monarque qui y commande avoit gardé sa foi, je serois aujourd'hui sur le trône , & nous ne devons point douter que si nous y retournons après en être sortis en fugitifs , nous n'y serons pas regardés sur un autre pied , comme des malheureux à qui on fait trop de grace en leur permettant de rentrer dans leur Patrie : de plus , vous ne pouvez ignorer.... Dom Fernand vous l'a assez confirmé , que l'Infant Dom Pedre qui doit un jour succéder au Roi de Castille , loin de faire espérer un avenir plus heureux à ceux qui auront l'imprudence de s'exposer à sa domination , fait connoître dès à présent son caractère , & ne laisse point à douter qu'il n'ait les plus pernicieuses inclinations , quoiqu'il ne jouisse pas encore de la puissance absolue , on le voit sans amour être aujourd'hui l'amant de toutes les belles.

ROI DE CASTILLE. 45

Ah ! ma fille , ajouta-t-elle , auriez-vous le courage assez bas pour oser vous exposer aux fantaisies du fils d'un homme de l'humeur de ce Roi sans parole , de qui la conduite présente annonce assez qu'il sera encore moins vertueux que son pere , & qui peut vous faire appréhender que joignant la tyrannie à tous ses vices , vous couriez risque de vous trouver exposée au malheur de lui plaire , qui seroit suivi indubitablement par des outrages plus à craindre pour vous que ne peut être la mort ?

Hélas ! ma chere Mathilde , poursuivit-elle , en versant un torrent de larmes (qui exciterent celles de sa fille ,) rappelez-vous l'état déplorable où vous avez vu vos parens ; votre enfance n'a pas dû vous en faire perdre la mémoire ; leurs malheurs ont été trop longs & trop éclatans : exilés , poursuivis , assiégés , à tous

- momens en risque de périr. Rappelez-vous, dis-je, Dom Manuel de Haro (à qui votre mere doit la vie,) il est encore fugitif en Arragon. Enfin, n'oubliez jamais que ce même Roi à qui votre pere est prêt à se livrer, n'a point eu d'horreur de faire assassiner Dom Juan de Castro, après l'avoir trompé par ses feintes caresses, & l'avoir engagé à se livrer à sa perfidie; que c'est lui qui regne dans le pays où Dom Rodolphe a la foiblesse de desirer son retour, & où le même traitement l'attend, supposé que par le soin des Alburquerque il soit assez infortuné pour obtenir son rappel. C'est donc à nous à détourner ce malheur: il y va de la vie de mon époux, il faut la lui conserver malgré lui-même, en assurant mon repos. Je conviens que je ne suis pas ici sur le thrône, mais du moins j'ai la douceur de n'y pas être sujette d'un Roi si peu

digne de l'être ; j'y suis libre , notre honneur & les jours de votre pere y sont en sûreté , tandis qu'en Castille nous serions sans cesse exposés à de nouveaux malheurs.

Je vous proteste , Madame , reprit Dona Mathilde , que vos prieres seront pour moi en toutes occasions des loix irrévocables ; mais je ne puis vous dissimuler que dans celle-ci , c'est une grace que vous m'accordez ; vos ordres flattent trop mes propres sentimens pour ne m'y pas soumettre avec joie. Dom Fernand a un air si hautain & si impérieux , qu'il n'est pas difficile de connoître qu'un tel esclave ne tarderoit point à devenir tyran s'il en trouvoit l'occasion , & je ferai avec joie tous les efforts dont je serai capable pour éviter de tomber sous sa puissance ; mais comme j'ai lieu d'appréhender de n'avoir pas assez de pouvoir pour m'en garantir , je vous conjure de

travailler de votre côté pour détourner Dom Rodolphe de me commander absolument de recevoir les soins de cet Espagnol, afin de m'épargner la douleur de ne pouvoir obéir à l'un de vous, sans manquer à la soumission que je dois à l'autre.

Pendant les allarmes que Dom Fernand d'Albuquerque cauçoit à la mere & à la fille, Laure qui s'étoit apperçue, aussi-tôt que Dona Mathilde, de la passion qu'il avoit pour elle, pensant que cet amour pourroit occasionner le rappel de Dom Rodolphe & de sa famille, en parla à cette tendre amie; mais Mathilde, qui n'avoit rien de caché pour elle, lui confia ses dégoûts, de même que ceux de sa mere.

Vous pouvez croire, lui disoit Laure, que je serai toujours ravie de votre bonheur, & que je consentirai à vous perdre, pourvû que
ete

cette séparation vous rende heureuse. Mais, ma chere Mathilde, je crains de faire cette perte sans que vous y gagniez, si votre retour en Castille ne peut être occasionné que par votre mariage avec Dom Fernand. Je crois avoir assez pénétré son caractère, pour être convaincue que celle qui sera soumise à ses loix n'y trouvera guere de douceur.

De grace, reprit Dona Mathilde, ne faites point d'exceptions sur l'aversion que les personnes sensées doivent avoir pour toute sorte d'engagement. Je les envisage également comme des chaînes cruelles; & je trouve que vous êtes la plus heureuse personne du monde d'être aimée d'un homme à qui l'état de sa fortune ne laisse pas l'espoir d'être votre époux (a),

(a) Petrarque étoit fils de Petroccio, Secrétaire des Réformations à Florence,

mais qui, malgré l'obstacle presque invincible qui s'oppose à votre union, laisse connoître publiquement l'amour qu'il a pour vous. La justice que l'on rend à votre vertu, & la bonne conduite qui règle vos actions, font qu'il lui est permis de vous aimer sans blesser votre gloire, & que vous pouvez l'estimer & le dire, sans que personne le trouve mauvais.

Il est aimable, & chéri dans routes les Cours de l'Europe. Sa vertu, tout ensemble solide & sociable, le fait généralement rechercher. Sans être du nombre de ces pédans qui ne connoissent que

dont il fut banni avec la faction des Blancs, dits Gibelins, quand celle des Noirs ou Guelfes triompha par le secours de Charles Comte de Valois, frere de Philippe de Valois : son fils Petrarque fut fait Chanoine de Lombez par la protection des Colonnes ; c'étoit son unique revenu.

ROI DE CASTILLE. 51

leurs livres, ou de ces beaux esprits qui ne songent qu'à le divertir en divertissant les autres, il réunit ses divers talens à celui d'être propre à tout. Les plus grands emplois & les négociations les plus importantes n'ont rien au dessus de sa capacité, sans nuire aux agrémens de la plus fine galanterie. Ce qui met le comble à son mérite, ajouta-t-elle, c'est que tout le monde s'accorde à lui rendre justice, & qu'il n'y a point deux voix à son sujet. Il fait connoître votre nom par tout l'univers, sans que rien puisse troubler votre repos & son bonheur.

J'avoue, répondit Laure, que je me trouve fort heureuse dans le genre de vie que j'ai choisi : non pas que je veuille absolument dire qu'il soit impossible de trouver deux personnes qui le puissent être sous les chaînes de l'hymen ; mais comme ce sont des exemples fort rares,

vous en éviterez les risques , si vous daignez m'en croire ; ou , si vous ne pouvez conserver votre liberté , songez du moins , avant de la sacrifier , à connoître celui que vous en rendrez maître. Sur-tout gardez-vous de vous livrer à l'esclavage pour des intérêts de famille qui souvent empoisonnent toute la douceur de la vie... Ah , ma chere Laure , s'écria Dona Mathilde ! que je vous suis obligée de me confirmer dans des sentimens que mon goût & vos conseils rendront immuables.

Laure avoit encore donné à Dona Mathilde une amie qui avoit , comme elles , une aversion décidée pour le mariage : cette personne s'appelloit Berangere d'Ancezune. Alix d'Aramont , sa mere , desiroit ardemment de la voir établie. Ses qualités personnelles , jointes à ses grands biens & à sa haute naissance , la mettoient en droit de choisir l'é,

poux qu'elle auroit voulu. Mais Berangere la sollicita si instamment de ne la point forcer à prendre un état pour lequel elle avoit une si forte répugnance qu'elle seroit fort malheureuse en s'y soumettant , qu'Alix cessa de la presser davantage.

La conformité des sentimens qui se trouvoit entre ces trois belles filles , les lia plus fortement , & affermit le goût qu'elles avoient pour la conservation de leur liberté. Cette résolution ne les rendoit pas moins sociables : elles faisoient également les délices de la bonne compagnie ; & il n'étoit point de parties agréables où elles ne fussent desirées.

Il s'en fit une pour se promener sur la Sorgue , assez proche du lieu où , après s'être séparée en trois bras, elle se réunit & se jette dans le Rhône. Elles étoient douze des plus aimables Dames d'Avignon , dont

étoient Laure, sa tante, Dona Mathilde & Berangere. Dona Constance s'étoit dispensée d'en être, ne se plailant que dans la solitude, & n'ayant nulle inquiétude de ce que sa fille y fût sans elle, étant avec son amie, & la vertueuse Antoinette de Gantelme, tante de Laure. Cette illustre compagnie se rendit au lieu marqué au bord de la riviere, où elles trouverent des bateaux que Petrarque s'étoit chargé de faire préparer. Ils étoient couverts de branches de myrtes & de grenadiers, entrelacés par des festons de fleurs, & garnis de carreaux pour les Dames.

Ces bateaux se suivoient d'assez près, pour que ceux qui étoient dessus fussent en état de s'entretenir, comme s'ils eussent été tous dans le même.

Entre les Cavaliers qui avoient été invités à cette fête, le Comte

d'Anguillara & celui de Tendes le furent des premiers. Le rang que tenoit Dom Fernand, & sa qualité d'étranger, ne permit pas qu'il fût oublié, & il fut invité comme les autres. Le Sçavant Anselme en étoit aussi.

Dona Mathilde s'appercevant qu'il rêvoit profondément, lui demanda en souriant s'il travailloit à tirer l'horoscope de leur promenade. L'expression fit rire la compagnie, & apprit à Anselme qu'elle n'étoit que médiocrement convaincue de la certitude de son art.

Vous êtes persuadée, lui dit-il, que ceux qui ont le bonheur de vous voir doivent plutôt consulter vos yeux que les étoiles, & vous avez raison en quelque sorte : mais quoiqu'ils aient plus de brillant que ces astres, peut-être que moi, qui n'ai pas d'autres emplois que de les étudier, je devinerois plutôt ce que votre cœur deviendra

que ne pourroit faire le plus attentif de vos admirateurs.

J'ai peine à croire, dit-elle, que mon cœur soit à la disposition des corps célestes, & je vous supplie très-humblement, Seigneur Anselme, de permettre que je vous assure qu'il fera toujours le même; par conséquent qu'il ne recevra de loix que celles qu'il me plaira de lui dicter.

C'est répondre un peu trop affirmativement, dit fierement Don Fernand d'un air presque irrité, & fort offensé de ce que Dona Mathilde sembloit résolue à la témérité de refuser la justice qu'il croyoit dûe à son mérite, & aux préférences qu'il lui faisoit la grace de lui donner.

C'est à tort que la belle Mathilde parle de la sorte, repliqua le Philosophe en fouriant à son tour. Et moi, je lui prédis & lui soutiens qu'avant la fin de la se-

conde année, ce cœur dont elle se vante d'être si sûre, ne sera pas si soumis à ses volontés qu'il l'est aujourd'hui.

Dona Mathilde écouta cette prédiction comme un galant badinage qu'Anselme faisoit pour égayer la conversation. Mais Dom Hernand la prit plus sérieusement, ne voulant pas mettre en doute que ce Sçavant n'eût lû ce qu'il disoit, (encore plus précisément dans ses rares qualités que dans les astres) son amour propre lui persuadant qu'il n'y avoit personne aussi digne que lui de mériter l'honneur de rendre Mathilde sensible; & il trouvoit fort étrange que loin de le prévenir par des avances d'honnêtetés, elle parût si décidée à ne rien aimer. Il fut fort satisfait, lorsqu'il entendit Anselme lui soutenir que cette fierté ne devoit avoir qu'un tems, se préparant d'avance à la faire repentir de l'au-

dace de ses desseins ; car il ne mit pas en doute que ce ne fût à lui qu'étoit destinée la gloire de détruire ce préjugé de liberté dans lequel elle étoit.

Le service qu'il comptoit qu'Anselme lui avoit rendu en commençant à humilier la fierté de cette audacieuse , l'intentionna pour lui ; & voulant lui faire la grace de l'en récompenser , en l'admettant à l'avantage de sa protection , il daigna l'étendre en sa faveur , jusqu'à se rendre l'appui de toute la sphere céleste. Prévenu d'une façon si favorable sur la science qu'Anselme professoit , il ne voulut pas rester un moment en doute de sa certitude ; & il osa la reprendre aigrement d'une telle incrédulité. Mais Mathilde , sans lui répondre , adressant la parole à l'Astrologue :
• en vérité , Seigneur Anselme ,
• lui dit-elle , vous me causeriez une vanité qui me rendroit insupportable , si vous pouviez me persua-

der que je suis un objet assez important pour que ma fortune puisse être écrite dans le Ciel, & pour m'attribuer une étoile à moi seule. Mais, poursuivit-elle, pour me garantir de cet orgueil, je n'ai qu'à faire réflexion que si tout ce qui se passe sur la terre s'y traçoit, il n'y auroit point dans le monde de livre qui fût aussi bizarre & aussi ridicule. Enfin si ce fait étoit prouvé, loin d'admettre l'Astrologie comme une science avantageuse, je crois que les Puissances devroient la défendre comme la plus pernicieuse des sciences, puisqu'il n'est que trop prouvé que la connoissance que l'on en croit avoir, cause souvent des malheurs, qui n'arriveroient pas, si ceux à qui on les a prédits ne se les attiroient point en essayant à les éviter : & quand cet art n'offriroit d'autres difficultés, & ne pourroit causer d'autres peines à ceux à qui

il promet des événemens favorables que celles de l'impatience de voir arriver ce moment prédit, je le proscrirois encore, puisque l'attente d'un bonheur promis donne en l'attendant plus de tourment que le plaisir attendu ne cause de satisfaction quand, par hazard, il arrive; & au contraire que c'est anticiper le malheur que d'en être prévenu d'avance.

Dom Fernand fort satisfait de l'Astrologue & de l'Astrologie, se crut obligé en généreux protecteur, d'expliquer plus positivement ses intentions, ne doutant pas que le respect qui étoit dû à ses sentimens ne fermât la bouche à tous ceux qui pouvoient n'avoir pas une foi bien décidée pour cette science. Quoiqu'il n'en eût aucune teinture, il en foutint l'excellence & l'infailibilité avec tant d'audace, dans des termes si impérieux, qu'il faisoit aisément comprendre

qu'il vouloit moins persuader les autres , parce que lui-même en étoit convaincu , que par la raison qu'il croyoit que tout le monde , sans examen , devoit être obligé à croire aveuglément ses décisions. Bien éloigné que ce ton décidé produisît l'effet qu'il en prétendoit , il en fit un différent , & servit à augmenter la haine que Dona Mathilde avoit déjà pour son caractère peu liant, mais elle se contenta de n'en rien témoigner , n'osant lui faire connoître les sentimens peu favorables qu'elle avoit pour lui ; la crainte de déplaire à Dom Rodolphe étant le seul motif de cette contrainte. Elle ne put cependant se refuser le plaisir de le mortifier par le peu d'attention qu'elle témoigna à ses propos , en agissant comme on fait avec les personnes pour qui on n'a qu'une légère considération ; & au lieu de paroître attentive à ses dis-

cours , elle les interrompoit pour continuer la guerre badine qu'elle faisoit à l'Astrologue , & elle lui proposa de gager avec elle , que bien loin de sçavoir la destinée des autres , il seroit dans peu forcé de convenir qu'il ignoroit dans ce moment ce qui étoit sur le point d'arriver à lui-même , quoique ce fût un événement où il auroit un intérêt suffisant , pour que les amis les astres eussent dû l'en avertir , ajoutant que c'étoit en ce moment où elle prétendoit le convaincre des bornes de son art.

Petrarque , qui se plaisoit à faire durer cette agréable guerre , semblant se ranger du parti d'Anselme , assura fort sérieusement Dona Mathilde qu'il y avoit des principes fondamentaux dans l'Astrologie , sur quoi il n'étoit pas possible de se méprendre quand on en étoit instruit. Par exemple , continua-t-il , je commence par avouer

que je n'en ai qu'une connoissance imparfaite : cependant je me vante de sçavoir prédire des faits que l'événement justifie. Quand je vois une jeune & belle personne ornée , comme vous , de toutes les graces , je dis hardiment qu'étant parfaitement aimable , elle sera aimée de même. Anselme plus sçavant que moi , en diroit davantage : mais ne voulant point passer pour imposteur , je borne mes prédictions à ce que je viens de dire. Car si j'osois ajouter que celui qui l'aimera en sera aimé , j'en dirois plus que ma science ne m'en découvre.

Comme je suis jeune sans être belle , reprit-elle , je ne prends point de parti dans ce discours , & ne me charge pas d'examiner si vous avez tort ou raison : mais pour ne point perdre de vûe mon premier projet , je me déclare antagoniste d'Anselme , & lui fe-

rai la guerre, malgré toutes les intelligences qu'il a avec les corps sublunaires, & les étroites correspondances dans les étoiles.

Cette guerre durera peu, répondit Anselme; elle est même déjà finie; il ne vous reste rien à faire qu'à triompher d'un ennemi vaincu. Mais, belle Mathilde, continua-t-il en souriant, avouez que la nouvelle d'une victoire aussi peu intéressante, pour laquelle vous vous êtes donnée si peu de soin, ne vous paroîtroit pas mériter une récompense fort considérable à celui qui vous l'annonceroit.

A ces mots qu'Anselme ne prononça que par politesse, le fier Dom Fernand le regarda comme son rival, ou du moins comme l'émissaire d'un de ses rivaux; ce qui le fit tout d'un coup changer de sentimens, tant sur son mérite personnel, que sur le compte de l'Astrologie: & au lieu de persif-

ROI DE CASTILLE. 65

ter dans sa premiere intention d'admettre cet homme à l'honneur de son amitié & de sa confiance, il le prit en une telle aversion, que ne pouvant la lui faire éprouver avant d'en avoir rencontré l'occasion, il s'en vengea sur sa science, la traitant de charlatanerie aussi infame que digne de punition; & il en dit autant de mal, avec aussi peu de fondement, qu'il en avoit dit de bien quelques minutes auparavant.

Cette conversation qui venoit si subitement d'aigrir la bile au violent Castillan, fut interrompue par une symphonie charmante qui se faisoit entendre dans le lointain, sans que l'on vît de quel endroit elle partoît. Ce ne fut que bien du tems après que l'on aperçut le magnifique & brillant spectacle de deux grands bateaux ornés de fleurs, qui venoient droit à leur rencontre, & qui avoient

été plus d'une heure invisibles ; parce qu'ils étoient postés derrière un islot couvert d'orangers, qui en déroboit la vûe. C'étoit où ces bateaux avoient été cachés jusqu'au moment que ceux que montoit la compagnie en furent tout près.

Quand on les eut joints, on vit que dans l'un de ces bateaux inconnus, il y avoit une table & des sièges, qui en remplissoient toute la longueur : elle étoit couverte d'une collation aussi galante que somptueuse ; tandis que l'autre étoit rempli de Musiciens vêtus en Dieux fleuves. Ils étoient étroitement liés l'un à l'autre ; & ayant joint ceux où étoit la compagnie, ils se placèrent au milieu, où ils furent à l'instant accrochés avec des outils préparés à ce dessein, qui les unirent tous quatre si fortement qu'ils ne composèrent qu'une même falle, où les Dames se



ROI D E CASTILLE. 67

trouverent de plain-pied ; cette salle étant aussi vaste & aussi solide qu'elle eût pû être à terre , & où on danſa fort à l'aise. Dona Mathilde regardant Anſelme , qui paroifſoit ſurpris : Eh bien ! lui dit-elle , avois-je raiſon de dire qu'avant qu'il fût peu , vous ſeriez témoin d'un événement qui n'a pas encore été inſcrit dans vos ſacra-
leſtes archives ? Ce n'eſt pas tout , pourſuivit-elle : pour achever de vous confondre , je vous demande par qui , & pour qui cette fête eſt préparée ? Prenez garde à ce que vous allez dire ; car ſi vous me répondez que vous l'ignorez , je vous déclare que j'en prendrai date , pour fonder le droit que j'ai de juger du peu de ſolidité de votre art , & de le traiter de frivole.

Cet événement eſt ſi nouveau , interrompit Petrarque , qu'Anſelme n'eſt pas obligé de le ſçavoir.

en ce moment , ne pouvant employer son telescope pour s'en instruire, n'ayant pas pris la précaution de l'apporter ici. Sur quoi Anselme profitant de la pensée de Petrarque, soutint que son ignorance présente ne décidoit rien sur l'essentiel de sa science; & en continuant de railler, il lui offrit de ~~lui~~ faire lire à elle-même dans ces astres (en qui elle avoit si peu de foi) qu'elle aimeroit un jour.

Cette agréable fête ayant duré long-tems, les Dames sortirent des bateaux au son des instrumens, & rentrèrent chez elles fort satisfaites des plaisirs de cette journée; mais sans sçavoir à qui elles en étoient redevables, étant cependant persuadées que c'étoit au galant Petrarque; & il étoit vrai.

Il n'en avoit confié le secret qu'à la seule Dona Mathilde. Mais quoique le reste de cette belle troupe l'ignorât, l'idée s'en répan-

dit généralement. Tout le monde en fut persuadé, à l'exception du jaloux Dom Fernand, qui ne douta pas un moment que cette galanterie ne fût adressée à Dona Mathilde; & il fut affermi dans cette erreur, parce qu'elle n'en parut point surprise; au contraire, ce qu'elle avoit dit à Anselme prouvant trop qu'elle seule étoit dans le secret. Donc il devoit la regarder personnellement, & la chose ne lui parut pas équivoque. Mais il ne sçavoit sur qui fixer ses soupçons: il les partagea entre l'Astrologue, les Comtes de Tendes, d'Anguillara, ou celui de Glandeveze; & ne connoissant point le rival qu'il vouloit haïr, il haït tous les hommes de l'assemblée, les uns à cause des autres.

Cette journée charmante ne finit pas pour Dona Mathilde aussi favorablement qu'elle avoit commencé; car en rentrant chez elle,

on lui apprit que la mere étoit incommodée. Elle courut à son appartement , où elle la trouva plus triste que malade , qui lui apprit que Dom Fernand partoît incessamment , & qu'il étoit chargé par Dom Rodolphe de solliciter Dom Albert de Benavidès d'agir fortement pour négocier son retour en Castille ; que l'Espagnol lui avoit promis d'y joindre le crédit de ses amis & celui de son frere , qui étoit devenu favori de l'Infant , & dans cette qualité pouvoit beaucoup auprès du Roi , à qui la politique donnoit de grands égards pour tous ceux que Dom Pedre affectionnoit.

Dona Constance pria instamment sa fille d'engager Dom Fernand à ne point travailler à cette affaire ; mais , au contraire , d'en faire (s'il lui étoit possible) échouer le dessein , qui la desespéroit.

Cette commission ne parut point

facile à Dona Mathilde ; mais le desir d'obéir à sa mere, & la crainte que ce retour ne fût fatal à Dom Rodolphe (joint à la haine que lui inspiroit l'orgueil d'Albuquerque) la déterminerent à faire des efforts pour ne point quitter Avignon , quoiqu'elle jugeât d'avance qu'ils seroient inutiles. Ce motif n'étoit pas le seul qui lui fit regarder avec douleur la nécessité d'aller en Espagne. Elle aimoit Laure autant qu'elle haïssoit Dom Ferdinand , ne souhaitant rien tant que de ne jamais le voir , & de ne point cesser de vivre avec son amie , détestant la Castille sans la connoître autrement que par les récits de sa mere. Toutes ces raisons la déterminerent à ne rien épargner de ce qui pourroit lui faire éviter ce voyage qu'elle redoutoit.

Après avoir cherché dans son esprit quel moyen elle employe-

roit pour réussir dans son projet ; il ne s'en présenta point d'autre que celui que Dona Constance lui avoit proposé ; & malgré le peu d'espoir qu'elle en avoit , elle ne tarda à en faire l'expérience que jusqu'au lendemain, que Dom Fernand étant venu leur rendre visite, il y trouva la tante de Laure, qui sembloit entretenir Dona Constance avec beaucoup d'attention. Dona Mathilde profita de cette occasion, pour connoître ce qu'elle avoit à craindre ou à espérer.

On dit, Seigneur, que vous êtes prêt à nous quitter, lui dit-elle, & que vous partez incessamment. Il est vrai, reprit Dom Fernand, & je compte que ce sera dans peu de jours ; les affaires qui m'ont attiré auprès du Prince sont prêtes à finir, & je ne tarderai pas à retourner en Castille. Mais quelque agréable que soit ce séjour, je me flatte de l'espérance de lui dérober
son

ROI DE CASTILLE. 73

son principal agrément. Vous pouvez d'avance jouir du plaisir de venir briller dans une Cour plus somptueuse. Quand je vous aurai rendu , ajouta-t-il d'un air suffisant, le service de vous faire rentrer dans votre patrie , je vous instruirai d'un secret que j'imagine qui ne vous déplaira pas , & que sans doute mes actions vous ont déjà fait entrevoir : ce sera alors qu'il faudra décider si j'ai quelque part à la prédiction d'Anselme.

Je me trouve si heureuse d'être dans ce pays , reprit-elle , que mes vœux les plus doux sont de n'en jamais sortir ; & je vous avoue que j'aurois bien plus de reconnoissance pour quelqu'un qui me garantiroit de cette transplantation , que pour ceux qui essayeroient à me priver de la douceur que je trouve à y rester. A l'égard de la prédiction d'Anselme , elle ne doit

I. Partie,

D

être envisagée que comme une raillerie amusante qu'il n'a faite que par galanterie, & pour réjouir ceux qui nous écoutoient : il seroit fort trompé, s'il pensoit avoir parlé vrai ; & je vous supplie de n'y pas faire plus d'attention que j'y en fais moi-même ; sur-tout je vous demande en grace de ne point vous rendre suspect au Roi, en paroissant prendre quelque intérêt en nous, & en lui parlant en faveur de malheureuses exilées, qui ne desirent rien de plus que de voir éterniser leur exil.

N'appréhendez point que le Roi me sçache mauvais gré de lui parler en faveur d'une exilée aussi charmante, repartit Dom Ferdinand ; je suis certain qu'il m'entendra avec plaisir : & afin que mes sollicitations aient plus de force, je lui ferai voir le portrait de celle pour qui j'implore sa clémence.

ROI DE CASTILLE. 75

En disant ces mots, Dom Fernand tira effectivement de sa poche le portrait de Dona Mathilde, & le lui fit voir ; ce qui la surprit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit concevoir comment cette peinture se trouvoit entre ses mains, ni en quel tems elle avoit été faite ; ce mystere lui semblant impénétrable. Elle voulut en vain l'obliger à le lui remettre, mais elle n'en put même obtenir qu'il lui apprît d'où il l'avoit eu.

Dona Mathilde ne se souvenoit point d'un Peintre fameux qui revenoit de Sienne, & qui ayant passé quelque tems à Avignon, avoit peint Laure ; & comme les traits & la phisionomie de cette amie lui étoient communs, le Peintre copia aisément son portrait sur celui de Laure, sans que qui que ce fût s'en apperçût. Il lui fut facile de rectifier le peu de différence que l'âge ou la couleur des che-

veux y mettoit, parce que Dona Mathilde, qui étoit continuellement présente quand il travailloit, lui fournissoit sans le sçavoir toute la commodité dont il avoit besoin.

Il y avoit quelque tems que cet ouvrage étoit fini, quand Dom Fernand arriva : mais le Peintre étoit encore à Avignon ; & Dona Mathilde n'ayant eu aucun soupçon de cette supercherie, il ne lui vint pas dans l'esprit que cet homme eût part à ce qu'elle voyoit.

Dom Fernand qui pensoit être trop au dessus des bienféances pour se croire obligé d'en observer aucunes, trouvant que Mathilde lui plaisoit, crut sans conséquence de se satisfaire : mais quelque fort que fût son amour propre, il n'alla pas jusqu'à se flatter que cette belle consentiroit à lui accorder son portrait. C'est pourquoi le voulant

ROI DE CASTILLE. 77

à voir, & ayant appris que le Peintre qui avoit peint Laure étoit encore dans ces lieux, il s'adressa à lui en secret, pour lui offrir une somme considérable, supposé qu'il pût lui faire un portrait ressemblant. Cet homme séduit par l'appas du gain, lui présenta celui qui étoit fait : Dom Fernand ravi de cette aventure, le lui paya cent fois plus qu'il n'eût osé lui demander ; & ils furent tous deux également satisfaits.

Mathilde fort irritée de voir son portrait entre les mains de Dom Fernand, ne lui en cacha pas son mécontentement, & le lui témoigna d'une manière qui n'avoit rien de flateur. De sorte que voulant éviter une conversation qui ne l'obligeoit point, il aima mieux se priver du plaisir de la voir, étant parti trois jours après, parfaitement bien auprès de Dom Rodolphe, mais sans avoir osé tenter avec sa

filles une seconde conversation.

Dona Mathilde instruisit sa mère du mauvais succès de la négociation, & de l'envie qu'elle avoit de se plaindre à Dom Rodolphe, dans l'espérance que s'il étoit instruit que Dom Fernand eût le portrait de sa fille, il le lui feroit rendre. Mais sa mère l'en détourna, en lui disant qu'il étoit trop visible que son époux favorisant l'Espagnol, loin de l'obliger à se défaire d'un portrait qu'il avoit vraisemblablement consenti qu'il possédât, elle ne voyoit que trop qu'il la forceroit à lui donner la main aussi-tôt qu'ils seroient en Espagne.

Cette conjecture que Dona Constance envisageoit comme certaine, lui causa un chagrin si vif qu'elle en tomba malade, & ne languit que peu de jours; après quoi elle mourut, en recommandant fortement à sa fille d'exécuter la promesse qu'elle lui avoit faite.

ROI DE CASTILLE. 79

& de ne rien épargner pour éviter de retourner en Castille tant qu'Alphonse ou son fils régneraient.

L'affligée Mathilde lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour ne point faire ce voyage, qu'elle ne regardoit pas d'un œil plus content que sa mère; mais qu'elle n'osoit se flatter de rompre, ne croyant point qu'il lui fût possible d'avoir des prétextes pour désobéir à son père quand il lui ordonneroit de partir.

Dom Rodolphe fut sensiblement touché de la perte de son épouse, & Mathilde en eut une douleur inconcevable : Laure & Petrarque lui furent d'un grand secours dans cette funeste occasion.

Il y avoit à peine deux mois que cette perte étoit arrivée, & que par le soin de ses amis, elle commençoit à se consoler, quand Dom Albert de Benavidès & Dom Fernand d'Albuquerque donnerent

avis à Dom Rodolphe , qu'il pouvoit venir en Castille , & qu'il y vivroit en toute sûreté.

Pour qu'il ne pût douter que le Roi lui donnoit cette permission sans avoir aucun dessein secret , & que ce Prince agissoit de bonne foi dans la grace qu'il lui accordoit , il lui restituoit le Gouvernement de Lerma qui avoit appartenu à Dom Manuel de Haro , n'exigeant de sa part d'autre sûreté de sa sincérité , sinon que Dona Mathilde vînt à la Cour , où elle seroit auprès de la Reine , ou du moins chez quelque Dame de ses parentes , pourvû qu'elle en répondît , Sa Majesté lui en laissant le choix.

Dom Rodolphe fut ravi d'apprendre cette nouvelle qu'il desiroit depuis long-tems : mais loin de partager sa joie , Dona Mathilde en ressentit une douleur mortelle , qui fut commune entre

ROI DE CASTILLE. 81

Petrarque & sa chere Laure ; elle en pleura amèrement en présence de son amant , ce qui occasionna ces quatre Sonnets que toute la terre a sçu. (a)

Ce ne fut pas la seule occasion que Laure eut de répandre des larmes ; car au même tems qu'elle regrettoit sa séparation d'avec Dona Mathilde , Petrarque reçut de Paris & de Rome des complimens qui le flattoient infiniment , en lui apprenant qu'on lui avoit décerné dans cette premiere ville le plus grand honneur que pût recevoir un homme comme lui. Il

(a) Sonnetto 122. Non sù mai givossi
à civare simossi.

123. I vidi in terra angelici costumi.

124. Quel sempre acurbo & honno-
rato giorno.

125. O vechis posi gli ou hi lassì !
ò geri !

D v

s'agissoit d'une couronne de laurier que les Sçavans lui envoyôient, comme une preuve de l'estime générale que tous avoient pour lui, ainsi que de la haute réputation où il étoit dans l'empire des Lettres ; tandis que ceux de Rome l'invitoient à venir recevoir en personne un semblable prix, dans Rome même.

Quelque glorieux que fût ce triomphe pour l'amant de Laure, elle n'apprit point cette nouvelle sans en soupirer, concevant qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller rendre grace à des personnes qui lui faisoient tant d'honneur ; & elle sentoît à regret qu'elle étoit au moment de perdre dans le même tems les personnes qui lui étoient les plus chères.

Quoique Petrarque fût enchanté de la gloire qui l'attendoit à Rome, où il sçavoit qu'on l'y appelloit pour le couronner avec

une cérémonie d'autant plus agréable pour lui qu'elle feroit singulière, & qu'elle assureroit sa réputation dans les siècles à venir ; il partageoit la douleur de sa maîtresse, prévoyant que ces honneurs alloient occasionner une longue absence, qui devenoit cependant indispensable, puisque sa gloire étoit attachée à cet événement ; & il connoissoit trop la générosité de Laure, pour imaginer qu'elle voulût lui permettre de la lui sacrifier.

Quoiqu'ils n'envisageassent point cette séparation comme devant être éternelle, celle de Mathilde qui vraisemblablement la devoit être, & qui arrivoit à même tems, faisoit paroître à Laure celle de Petrarque plus douloureuse, par cette double circonstance.

Leur situation présente rendoit leurs conversations aussi tristes qu'elles avoient été enjouées ci-devant.

Le fatal moment de ce double départ arriva enfin, & Dona Mathilde se vit forcée d'obéir aux ordres suprêmes d'un pere qui croyoit faire beaucoup pour elle en l'obligeant à le suivre. Elle fit ses adieux à toutes ses amies, & leur causa un regret général, particulièrement à Berangere d'Ancezune ; c'étoit cette belle fille, à qui elle ne préféroit que la seule Laure, & qu'elle distinguoit intimement.

Les Dames ne furent pas seules à la regretter ; les Comtes d'Anguillara & de Tendes en furent extrêmement touchés, de même que le sçavant Anselme.

Pour rendre la douleur de Laure plus complete, il se rencontra que Petrarque ne put contribuer les premiers jours à sa consolation, puisqu'il étoit parti deux jours avant Dona Mathilde : & comme si tout se fût concerté pour affliger

la triste Laure, Berangere persis-
tant dans le dessein de ne se point
marier, lassée des persécutions de
sa famille & de ses amans, pour
faire cesser les empressements des
uns & des autres, se retira dans
un Monastere, où elle prit le parti
de renoncer au monde pour tou-
jours.

Laure se voyant ainsi séparée
de tant de personnes qui lui
étoient cheres, eut besoin de toute
la constance pour supporter tous
ces déplaisirs à la fois, ayant com-
pté sur l'amitié & les entretiens de
Berangere pour la dédommager
en quelque sorte de la perte des
deux autres.

Quoique Dona Mathilde re-
tournât dans sa patrie, elle en
étoit sortie si jeune, qu'elle n'en-
visagea ce rappel que comme un
véritable exil qui l'arrachoit à son
pays; ne considérant Avignon
que de cette façon, puisqu'elle ne

connoissoit point les lieux où elle alloit vivre , tandis qu'elle étoit chérie par tous ceux qui habitoient le séjour que l'on lui faisoit quitter.

La passion que Dom Fernand lui avoit témoignée , & dans cette occurrence son retour en Castille (qu'elle ne pouvoit douter qui ne fût un effet de ses soins) , redoubloit sa haine pour lui , & lui faisoit prévoir mille suites fâcheuses d'un voyage dont , malgré ses répugnances , il lui étoit impossible de se dispenser.

Dona Constance l'avoit élevée avec une telle aversion pour la Cour d'Alphonse , qu'en apprenant qu'il étoit au choix de Dom Rodolphe de l'y conduire , ou de la mettre auprès de quelqu'une de ses parentes , elle le supplia si instamment de préférer ce dernier parti , qu'il ne put le lui refuser ; en sorte qu'en arrivant à Burgos ,

ROI DE CASTILLE. 87

capitale de Castille la vieille, où le Roi tenoit sa Cour, il la conduisit tout de suite chez Dom Gonzalès d'Aguilar, son proche parent, & la mit entre les mains de Dona Théodora, épouse de Dom Gonzalès, qui étoit en grande estime à la Cour.

Cette Dame qui avoit autant d'esprit que d'ambition, voyant Dona Mathilde si belle, présuma que cette jeune parente ne manqueroit pas d'adorateurs, que cette foule de prétendans s'empresseroit à lui faire leur cour pour obtenir son suffrage, ce qui redoubleroit son crédit & les considérations que l'on avoit déjà pour elle.

Aussi-tôt que Rodolphe & sa fille furent à Burgos, Dom Gonzalès ne manqua pas d'avertir de son arrivée Dom Albert de Benavides, qui étoit à son gouvernement de Palencia, tandis que Do-

na Théodora s'empressoit à faire connoître à Mathilde la joie que lui donnoit son arrivée, l'accablant des témoignages de la plus vive amitié.

Ne croyez pas, lui disoit-elle, être inconnue en cette Cour, Dom Fernand d'Albuquerque vous y a déjà annoncée, & même présentée en y montrant un de vos portraits, ce qui vous a donné autant d'admirateurs qu'il y a eu de Cavaliers qui ont eu le plaisir de le voir; & vous devez croire que si Dom Fernand n'eût pas été obligé de partir pour l'Aragon, où le Roi l'a envoyé, il étoit trop impatient de votre retour pour manquer d'être ici à votre arrivée.

Puisqu'il a montré si témérairement mon portrait, reprit Dona Mathilde, en rougissant de dépit, a-t-il eu la probité de ne m'en pas accuser? & sçait-on que non

ROI DE CASTILLE. 59

seulement je n'ai aucune part au moyen qui l'en a rendu maître, mais encore que j'ignore quelle ruse il a employé pour l'obtenir.

On ne peut disconvenir, répondit Dona Théodora, qu'il ne soit hautain & impérieux; mais si la violence de son humeur est connue, on ne peut aussi ignorer qu'il est incapable d'une vanité sans fondement: il est convenu de bonne foi qu'il l'avoit acheté à votre insçu du Peintre qui ayant peint la belle Laure, s'étoit servi de cette occasion pour vous peindre furtivement.

Ce portrait, ajouta la Dame, a déjà causé beaucoup d'inquiétude aux filles de la Reine; mais il les auroit bien plus allarmées, si elles ne se fussent pas flatées qu'il étoit plus beau que l'original: il ne faut pas douter, ajouta-t-elle agréablement, qu'elles ne soient au desespoir quand elles connoîtront leur erreur.

Dona Mathilde répondit à ce discours obligeant, conformément aux règles de la bienséance ; mais voulant terminer un entretien qui l'embarrassoit, elle la supplia de l'instruire du caractère & des divers intérêts des personnes avec qui elle alloit vivre. J'approuve votre prudence, dit Dona Théodora, car en effet le terrain de la Cour est si raboteux & si inégal, qu'on ne peut prendre trop de précaution pour sçavoir comment on y marche, si on y veut marcher sûrement. Pour satisfaire ce juste desir, en commençant par la Reine, je dois vous dire que c'est une Princesse bonne & vertueuse, qui a toutes les qualités qui conviennent à son rang, que le Roi a une parfaite considération pour elle ; mais qu'il s'en faut bien qu'elle n'ait autant de sujet de se louer de l'Infant Dom Pedre leur fils.

Le Roi, qui dans les commen-

ROI DE CASTILLE. 91

Cemens de son regne, a paru tout
sacrifier à son ambition, semble
depuis plusieurs années avoir chan-
gé de politique, & il témoigne
plus de bonté : on peut présumer
que satisfait d'une conduite qui lui
rend peu à peu le cœur de ses su-
jets, il perséverera dans le dessein
de les gagner entierement par la
douceur. Quant à Dom Pedre, il
a de tous tems fait voir des incli-
nations si violentes & si vicieuses,
que l'on ne peut en attendre qu'un
regne fort dur & fort injuste; &
les fils naturels du Roi, sont en-
core assez jeunes pour n'en pou-
voir présumer rien de fort mar-
qué : cependant Dom Henri de
Transtamare se fait déjà distin-
guer favorablement par des vertus
qui surpassent si fort son âge, que
la Castille seroit fort heureuse si
l'Infant en avoit de semblables.

Voilà, poursuivit-elle, ce que
je puis vous dire touchant la Mai-

son royale. Et pour ce qui concerne les Courtisans , il y en a de vertueux , & d'autres qui cherchent à le paroître : on compte parmi les premiers un neveu de Dom Henri de Benavidès , Amirande de Castille , qui , dit-on , les effacent tous ; je ne le connois point , & n'en parle que sur le rapport public : je sçais seulement qu'il est fils de Dom Albert de Benavidès , Gouverneur de Palencia , & qu'il est prêt à revenir d'un long voyage Il est fort agréable , interrompit Dona Mathilde , de sçavoir de quelle humeur & dans quelle réputation sont les Courtisans ; mais comme vraisemblablement j'aurai plus de liaisons avec celles de mon sexe , je souhaiterois être plus particulièrement informée du génie des Dames , & de sçavoir qui sont celles dont le commerce me fera le plus avantageux , parce que c'est ce qui me doit

déterminer à chercher leur société.

Dona Lucinde de Nagera, qui loge assez près de nous, reprit Dona Théodora, est veuve de Dom Diegue de Gusman, & a beaucoup de mérite; elle a auprès d'elle une parente d'une beauté achevée, elle s'appelle Dona Maria de Padilla; elle est achevée ment bien faite, & elle a beaucoup d'esprit; mais, si on en croit tout ce que le monde dit, elle l'a fort dangereux, au point que ses meilleurs amis ne doivent pas se flatter d'être à l'abri de ses coups de langue & de sa jalousie. Entre les filles de la Reine (qui sont charmantes) on en distingue plusieurs par leur mérite, de même que par leur beauté & leur bon esprit; il y en a une qui s'appelle Dorotée de l'Infantade, & une autre Dona Jacinte de Medina Céli; ce sont celles qui emportent le prix.

Dona Théodora instruisoit ainsi

sa parente, tandis que Dom Gonzalès rendoit le même office à Dom Rodolphe, en lui marquant le plan qu'il devoit suivre pour se conduire dans une Cour qui avoit bien changé de face depuis qu'il en étoit parti. Il ne manqua pas d'aller saluer le Roi & l'Infant, fut aussi rendre ses devoirs à la Reine, & fut parfaitement bien reçu de tous trois; mais la surprise ne fut pas médiocre, d'entendre vanter par-tout la beauté de sa fille, & de remarquer l'impatience que l'on avoit de la voir, comme une personne qui étoit connue de toute la Cour.

Cette impatience étoit l'effet du portrait que Dom Fernand avoit montré : cependant elle ne put paroître de quelques jours, étant obligée de se faire habiller à l'espagnole, avant de se faire présenter chez la Reine.

Tandis qu'elle gardoit la cham-

bre, en attendant ses nouveaux habillemens, elle reçut les visites de tous les Courtisans qui avoient accoutumé d'aller chez Dona Théodora, & de plusieurs que le desir de la voir quelque jours plutôt, porta à s'y introduire; Dom Pedre, lui-même, ne dédaigna pas d'y aller; & malgré sa fierté, il fit mille politesses à cette nouvelle arrivée. Tout le monde s'accorda pour convenir que le bruit de sa beauté qui l'avoit devancé, n'avoit point exagéré la vérité; sa modestie donnant un nouveau lustre à ses appas, les plus belles furent contraintes d'avouer qu'il étoit impossible de lui trouver le plus petit défaut.

Le Roi de Castille la vit avec plaisir, en disant qu'elle avoit beaucoup d'air de feue Dona Constance sa mere; il la loua extrêmement, en la trouvant encore plus belle, il ne pouvoit se

lâsser d'admirer ses yeux , l'éclat de son teint, sa bouche & ses dents, donnant mille louanges à la beauté de sa gorge , de sa taille & de ses mains , étant enchanté sur-tout de son air majestueux.

Toutes ses perfections ne trouverent pas de difficulté à inspirer de l'amour aux plus galans de la Cour ; mais sa douceur & les charmes de son esprit lui acquirent en même tems l'amitié de toutes les belles assez raisonnables pour lui rendre justice sans jalousie.

Quelque flatteuse que fut pour elle une si générale & si agréable réception , elle ne trouvoit point qu'elle la dédommageât de l'éloignement de sa chere Laure. Dona Lucinde de Nagera fut celle dont le caractère lui plût davantage ; & après quelque tems de connoissance , elle sentit que cette aimable compatriote pourroit la consoler , en quelque sorte, de l'absence de l'a-

mie

mie qu'elle avoit laissée à Avignon ; ravie d'avoir une confidente de ses regrets, car elle ne présuinoit pas avoir jamais d'autres secrets à lui confier.

L'avis que Dom Gonzalès donna à Dom Albert de Benavidès de l'arrivée de Dom Rodolphe à Burgos, lui auroit fait un plaisir plus sensible s'il eût été en état d'en profiter ; mais une incommodité qui ne lui permettoit pas de voyager facilement, & qui ne lui laissoit point espérer d'être en état de quitter Palencia de long-tems, suspendoit la joie qu'il se proposoit à embrasser cet ami ; Dom Rodolphe, de qui l'impatience n'étoit pas moindre, le prévint & le fut trouver.

Charmés de se revoir après une si longue séparation, ils renouvelèrent leur ancienne amitié ; & s'entretenant de leur intérêt, de même que de l'état de la Cour de

Castille, ils convinrent que malgré le changement avantageux qui paroissoit dans les procédés du Roi, ne pouvant absolument croire qu'il n'eût pas conservé intérieurement son humeur défiante, & voyant l'Infant si violent & si peu équitable, il n'y avoit de sûreté pour eux que celle de ne se mêler d'aucune intrigue, d'aller rarement à la Cour, & de rester tranquille dans leur Gouvernement, se promettant un secours réciproque, si l'un ou l'autre étoit inquiété par leurs Souverains. Pour se lier encore plus intimement, ils résolurent de s'allier par le mariage de Dom Alphonse de Benavides, fils de Dom Albert, avec la fille de Dom Rodolphe.

Dom Alphonse étoit en voyage, comme Dona Théodora l'avoit dit à Dona Mathilde; mais Dom Rodolphe qui appréhendoit que la beauté de sa fille ne devint nuisi-

ble à elle ou à lui, voyant d'ailleurs toute sorte d'avantage dans cette alliance, ne balançoit point à s'engager avec Dom Albert, & consentit qu'il rappellât son fils; ces amis ne se séparèrent qu'après s'être donné leur parole, & s'être promis un secret réciproque.

Dom Albert étant convenu de tout avec son ami, resta à Palencia, tandis que Dom Rodolphe fut à Lerma prendre possession du Gouvernement que le Roi lui rendoit, laissant sa fille auprès de Dona Théodora, pour suivre les conventions de son rappel. Quoique Dona Mathilde regrettât toujours le séjour d'Avignon, & son amie, la tristesse qu'elle en avoit apportée lui devint peu à peu plus supportable; elle s'accoutuma facilement au commerce de Dona Lucinde, qui l'aima tendrement, & chez qui elle trouva une consolation infinie; cette aimable veuve ayant la com-

plaisance de lui entendre cent fois
réciter les agrémens dont elle avoit
joui dans son séjour d'Avignon,

Laure, en la quittant, lui avoit
donné son portrait, qu'elle avoit
placé dans le lieu de sa chambre le
plus éminent; mais la bienséan-
ce ne lui permettant pas d'y join-
dre celui de Pétrarque, elle s'en
dédommageoit en tenant très-pré-
cieusement ses œuvres dans son ca-
binet; & se déroband le plus qu'elle
pouvoit au tumulte de la Cour,
elle se procuroit, sans sortir de
chez elle, l'unique divertissement
où elle étoit sensible, ne se plaissant
absolument qu'au souvenir de deux
personnes à qui elle étoit si tendre-
ment attachée.

Quoique Dom Rodolphe n'eût
fait connoître à sa fille aucuns de
ses engagemens avec Dom Al-
bert, ils étoient toujours dans les
mêmes intentions, qu'ils entrete-
noient par un commerce de lettres

assez fréquent. Il apprit avec joie que le fils de son ami se rapprochant de Palencia, n'en étoit plus éloigné que de quelques lieues, & qu'il y seroit déjà, s'il ne se fût arrêté auprès de l'Amirandé de Castille, Dom Henri de Bénévidès, son oncle, qu'il trouva dans un port de mer, où le devoir de sa charge l'avoit appelé.

Dom Alphonse lui avoit tant d'obligation, qu'il ne croyoit pas qu'il lui fût possible de trop reconnoître ses bontés; c'étoit lui qui avoit pris soin de son éducation, & qui avoit veillé exactement à ce que ceux qui en étoient chargés s'acquittassent dignement d'une commission si importante. Ce motif de reconnoissance, joint à la tendresse naturelle, & le profond respect qu'avoit pour lui Dom Alphonse, lui avoit fait désirer de passer quelque tems auprès de cet illustre parent; mais l'ordre précis

de se rendre incessamment à Palencia, qu'il reçut de Dom Albert, ne souffrant point de retardement, l'obligea à obéir sans tarder : quoiqu'il ne lui expliquât point la raison de cette précipitation, il le pressoit trop pour qu'il lui fût permis de suspendre son voyage.

Il partit en diligence, en cherchant à deviner quel pouvoit être le but de cet empressement, qui lui sembloit fort déplacé, puisqu'il le détournoit de remplir un devoir qui exigeoit de lui qu'il fît une plus longue visite à l'Amirande (que son pere lui eût ordonné dans un autre tems); mais son cœur n'étant occupé que par des pensées ambitieuses, elles se porterent toutes sur ce qu'apparemment Dom Albert avoit obtenu pour lui quelque emploi propre à faire paroître son courage & sa prudence.

Etant persuadé que cette dili-

gence ne pouvoit avoir d'autre cause que celle qu'il présuinoit, il se hâta de répondre aux empressements d'un pere si attentif à sa fortune. Dom Albert fut ravi de le revoir, & il eut toutes sortes de raisons d'en être satisfait : car Dom Alphonse n'imitant point les voyageurs ordinaires, qui croient avoir bien réussi en mettant exactement sur leurs tablettes les noms des lieux où ils ont passé, celui des mers, des fleuves & des rivières qui en sont proche, avec la structure des villes; d'autres qui y joignent les mœurs en général, le langage ou les habillemens, & s'imaginent qu'ils n'ont rien laissé à faire; il ne se contenta pas de ces remarques communes, & son soin principal fut de se faire distinguer de la maniere la plus avantageuse dans les Cours où il faisoit un séjour proportionné à leur grandeur, observant avec attention

tout ce qu'il jugeoit propre à lui donner des instructions, & à lui faire honneur ; cherchant particulièrement à se distinguer à la guerre , ou dans les combats singuliers.

Il s'étoit rencontré à la Cour de France peu de tems après l'Edit que Philippe de Valois avoit fait pour permettre à la Noblesse de son royaume de se venger par les armes , ou de soutenir par cette voie la querelle des autres , sous les conditions contenues dans l'Edit. Il eut la gloire de défendre une Dame d'une haute qualité , qui avoit été mortellement offensée par des discours remplis de la plus noire calomnie.

Dom Alphonse prévenant tous ceux qui songeoient à lui offrir leur bras , lui demanda la permission de la venger ; l'ayant obtenue , il se battit en champ clos contre un des plus vaillans hommes de ce

tems, le vainquit, le defarma, & lui donna la vie, après lui avoir fait avouer sa perfidie, & l'avoir obligé de convenir qu'il n'auroit pas calomnié la vertu de cette Dame s'il l'eût trouvée moins vertueuse.

Une action aussi éclatante ne fut pas la seule que fit Dom Alphonse, s'étant tiré très-avantageusement de plusieurs autres. Il revenoit dans son pays couvert de gloire, sa réputation l'y ayant avancé : il fut reçu de son pere avec tous les témoignages d'affection qu'il pouvoit desirer ; mais sa douleur égala le plaisir que lui avoit fait la supposition du motif de son rappel, en apprenant que cet empressement n'étoit que pour le marier.

Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, sans donner à son pere le tems de s'expliquer plus précisément : quoi ! faut-il qu'à mon premier abord à

la Cour, j'y paroisse sur le pied d'un homme dont l'hymen va borner la fortune & les espérances ? Dom Albert croyant calmer ses inquiétudes, lui répondit qu'il s'alarmoit mal-à-propos, & qu'en l'unissant à la fille de Dom Rodolphe d'Aguilar, loin de mettre des bornes à sa fortune, c'étoit un moyen de l'augmenter aussi certain qu'il étoit honorable, puisque ce Prince qui avoit beaucoup de biens & d'amis, employeroit ses richesses & son crédit à l'avancement de l'époux de sa fille unique, qui personnellement étoit digne d'être chérie, ayant autant de vertu que de beauté ; Dom Albert ajoutant que cette seule raison devoit l'obliger à bénir les soins d'un pere qui, en lui ménageant cette alliance, lui avoit suffisamment prouvé à quel point il lui étoit cher. Mais ces discours ne furent pas capables de convaincre Dom

Alphonse des avantages dont il lui faisoit un éloge si pompeux.

Je connois trop votre prudence, & je suis trop convaincu de vos bontés, Seigneur, lui dit-il, pour ne pas être persuadé de tout ce que vous daigniez me dire; mais malgré de si brillans avantages, si mon cœur vous étoit connu, vous y verriez que ce qui feroit le bonheur de tout autre, ne pourra que me rendre fort malheureux si vous n'avez pas la bonté de vous désister de ce dessein. Je suis né pour la guerre, poursuivit-il, & uniquement occupé du desir de m'élever, en me rendant digne du nom que j'ai l'honneur de porter; je vous avoue que je suis si ennemi du joug que vous voulez m'imposer, que je n'y puis penser sans effroi; en un mot, Seigneur, je vous supplie instamment de ne pas exercer votre autorité dans une occasion qui me rendroit coupable de deso-

béissance : car je prends la liberté de vous déclarer qu'il m'est impossible de me soumettre à ce que vous voulez exiger de moi.

Dom Albert qui étoit fort violent, se mit dans une colere extrême, & lui dit fierement qu'il n'étoit pas question de délibérer sur une affaire décidée ; qu'enfin puisqu'il avoit donné sa parole, il ne souffriroit pas qu'un fils audacieux y mît d'obstacle, ajoutant que ses ordres étoient déjà donnés, & presque exécutés, pour lui préparer des équipages, afin de le faire paroître à la Cour d'une façon convenable à un homme de son rang ; & qu'il vouloit absolument qu'il partît incessamment pour aller faire connoissance avec Dona Mathilde, par qui il seroit trop heureux d'être accepté.

Cet arrêt, que le caractère fier de Dom Albert rendoit irrévocable, embarrassa extrêmement

Dom Alphonse ; il envisageoit d'un coup d'œil tous les inconvéniens qui alloient accompagner sa rébellion ; mais malgré les événemens fâcheux qu'il prévoyoit, son aversion pour le mariage ne lui permettoit pas de songer à sacrifier ses répugnances à la soumission qu'il devoit avoir pour les ordres d'un pere irrité.

Il fit parler à Dom Albert par toutes les personnes qu'il crut qui avoient quelque crédit auprès de lui, mais ce fut inutilement ; & loin de se laisser fléchir, il se pressa de faire sçavoir l'arrivée de son fils à Dom Rodolphe ; il lui mandoit qu'il étoit arrivé à Palencia , d'où il partiroit incessamment pour aller lui rendre ses devoirs , & se présenter à Dona Mathilde.

Une telle nouvelle fut fort agréable au pere de cette belle, ignorant l'éloignement qu'elle avoit pour un engagement , non plus

que les sentimens de son gendre futur ; il apprit à Dona Théodora l'arrivée de Dom Alphonse , afin qu'elle préparât sa fille à le recevoir comme il convenoit à leur intention.

Dona Mathilde reçut cet avis avec une extrême douleur , & ce fut précisément le moment d'après la réception d'une lettre dont elle faisoit part à sa chere Dona Lucinde. Cette seconde nouvelle suspendit bien douloureusement la joie que lui avoit causée la première ; elle connoissoit l'humeur impérieuse de son pere (qui n'étoit pas moins absolu que Dom Albert) , & jugeant que ses sollicitations ni ses larmes ne seroient pas capables d'ébranler la résolution de Dom Rodolphe , elle en fut desespérée , sentant qu'elle s'exposeroit à ce qu'elle en pourroit appréhender de plus fâcheux , plutôt que de renoncer au plan de vie

ROI DE CASTILLE. 111

qu'elle s'étoit proposée à l'imitation de Laure.

Une circonstance qui augmentoit sa peine, étoit le peu de goût qu'elle avoit pour la vie religieuse, à quoi elle ne pouvoit douter que son pere ne la forçât, en punition de la résistance qu'elle feroit à ses volontés. Ne pouvant cacher ses alarmes à Dona Théodora, elle obtint de cette Dame qu'elle écrirait à Dom Rodolphe, & qu'elle le supplieroit d'avoir égard au dégoût que sa fille avoit pour l'engagement où il la destinoit. Mais cette démarche fut inutile, & servit au contraire à lui faire renouveler les ordres de se préparer à obéir de bonne grace, puisque sa résistance feroit sans fruit.

Ce coup fut si douloureux pour la triste Mathilde, qu'elle tomba dangereusement malade. Tandis qu'elle s'affligeoit de la sorte, & que Dona Lucinde partageoit sa

douleur, Dom Alphonse n'étoit pas en une moindre peine, ne trouvant de consolation que dans l'entretien de Dom Felix de la Cerda, son ami particulier & neveu du Grand Maître de Castille.

Cet ami, à qui l'humeur inflexible de Dom Albert étoit connue, employoit toute son éloquence pour lui persuader d'obéir à son pere plutôt que de l'irriter. On parle de Dona Mathilde comme d'une personne accomplie, lui disoit-il ; voyez la, peut-être que sa présence vaincra vos répugnances pour une personne inconnue ; elles vous paroissent insurmontables, parce que vous ne la connoissez pas. Mes affaires m'ayant occupé à Palencia depuis qu'elle est à Burgos, je ne puis vous en parler avec certitude ; mais ce que l'on en dit unanimement me persuade qu'elle mérite les louanges que tout le monde lui donne ; sur ce prin-

cipe, je suis convaincu que si vous la connoissiez, vous n'hésiteriez pas à lui donner la main, & que ce seroit même avec plaisir.

Non, mon cher Dom Felix, reprenoit Dom Alphonse, sortez d'erreur, je suis entièrement déterminé à conserver ma liberté, & je ne puis penser, sans effroi, à l'esclavage qui est une suite inévitable du mariage : si la vue de celle avec qui on me veut forcer à me lier m'avoit causé assez de foiblesse pour m'arracher le consentement que mon pere veut exiger, comme il ne seroit que momentané, le repentir le suivroit de près, & à quelque prix que ce soit je le veux éviter.

Dom Alphonse étoit dans cette perplexité, quand Dom Rodolphe fit sçavoir à Dom Albert l'état de Dona Mathilde, en le priant de suspendre le voyage de son fils jusqu'au retour de la santé de cette

belle. Dom Albert reçut cette lettre en présence de Dom Felix, qui courut porter à son ami la nouvelle qu'il venoit d'apprendre, ce qui lui causa une joie si extraordinaire, que peu s'en fallut qu'il ne désirât d'être délivré par la mort de la peine que cette maladie ne faisoit que suspendre; mais sans persister dans cet injuste desir, il se crut trop heureux de ce que cet accident lui donnoit le tems de penser à ce qu'il pourroit faire pour prévenir entierement l'infortune que lui préparoit l'opiniâtreté de Dom Albert.

Après y avoir bien rêvé, il s'arrêta au bizarre dessein d'écrire à Dona Mathilde l'occurrence où il se trouvoit; il pria Dom Felix d'aller à Burgos, lui porter cette lettre singuliere, & de lui expliquer ses sentimens.

Dom Felix refusa d'abord de se charger d'une commission qui lui

sembloit fort ridicule; mais Alphonse l'en pressa si vivement qu'il se laissa vaincre aux instances de cet ami affligé, & il partit pour Burgos, où étant allé chez Dona Théodora pour avoir la permission de voir Dona Mathilde, il fut obligé de se servir du nom de Dona Maria de Nocera, sa parente, qui demouroit à Toledé, en disant qu'il étoit porteur d'une lettre qui étoit d'une extrême conséquence, & qu'elle exigeoit une prompte réponse.

Ce moyen lui réussit; il fut introduit chez cette belle malade, que, malgré sa pâleur, il trouva charmante, ce qui le fit balancer à rendre le paquet dont il étoit porteur, ne se pouvant persuader que si Dom Alphonse la voyoit, cette vue ne fît pas disparoître ses répugnances, & qu'il conservât plus long-tems un amour si prodigieux pour sa liberté. Mais à l'ins-

tant un sentiment opposé au premier lui fit appréhender le repentir de son ami ; & pour ne plus demeurer dans cette incertitude , il se hâta de donner la lettre qui devoit mettre entr'eux l'obstacle éternel que son amour naissant lui faisoit desirer.

Dona Mathilde ne connoissant ni le porteur , ni l'écriture de cette lettre , pensa la refuser ; mais Dom. Felix lui assura si positivement que cet écrit contenoit une affaire qui étoit pour elle de la dernière importance , où il n'entroit nulle galanterie , qu'enfin elle se déterminâ à la lire , & fut fort étonnée d'y trouver ces mots :

Ne pensez pas , Madame , que ce soit pour m'acquitter de mon devoir , & pour commencer à mériter vos bonnes grâces que je prends la liberté de vous écrire ; au contraire ce n'est que pour vous faire l'aveu de mon infortune , qui me rend indi-

ROI DE CASTILLE. 117

gne du bonheur que vos parens & les miens me destinoient. La bizarrerie de mon étoile me porte malgré moi à refuser un bien que je sçais qui ne peut être trop acheté ; en un mot, pour ne vous point exposer à prendre un époux indigne de vos charmes, je suis forcé de vous instruire d'un caprice que je ne puis justifier en m'y livrant, & qui me feroit préférer la mort aux chaînes de l'hymen, si je n'espérois pas que, prenant pitié de ma folie, vous ferez quelques efforts pour éviter d'épouser un homme assez peu raisonnable pour ne pas être ravi de vous donner la main. Ne croyez pas, je vous en supplie, qu'aucune autre inclination m'oblige à en agir de la sorte : non, Madame, si j'étois capable d'aimer autre chose que la gloire, & si l'ambition laissoit la liberté à mon cœur de se livrer à l'amour, je vous proteste que ce ne seroit jamais pour d'autre que pour l'incomparable Dona Ma-

Mathilde, de qui la réputation m'est connue, & dont les charmes méritent un époux plus digne d'elle. Mon état doit vous faire compassion ; vous êtes trop généreuse pour ne pas plaindre sans courroux un homme qui, par une ridicule manie, se trouve contraint de désirer que vous le méprisiez, quoiqu'il ait pour vous la plus parfaite estime, & que ce ne soit que le seul respect qu'il vous doit qui l'engage d'en agir ainsi, pour vous préserver d'être la victime d'un caprice qui vous empêcheroit d'être heureuse, n'étant pas possible que de tels sentimens ne causassent l'infortune commune, si vous unissiez votre sort au sien avec une si grande réputation.

Dona Mathilde fut extrêmement surprise du contenu d'une lettre aussi originale ; mais le plaisir qu'elle en ressentit, ne laissa dans son cœur nulle place au dépit ; & quoiqu'elle ne pût s'empê-

cher de rougir en lisant les premières lignes, elle la relût une seconde fois, avec une plus grande joie que la première, & prenant la parole :

Je m'étonne, dit-elle à Dom Felix, de ce que Dom Alphonse ne veuille pas être mon époux. Si la conformité des sentimens étoit capable de faire naître l'affection, nous devrions nous chérir tendrement ; car assurément je redoute encore plus l'esclavage qu'il ne le peut appréhender ; & pour ne vous rien cacher, je vous avouerai, Seigneur, poursuivit-elle, que c'est l'effroi que m'a causé la volonté de Dom Rodolphe qui a occasionné ma maladie. La peur d'être forcée à épouser Dom Alphonse (que j'estime sans le connoître que sur une réputation qui prévient en sa faveur) a pensé me mettre au tombeau ; & je ne sçais si j'aurois pû réchapper à ce péril sans le pré-

servatif que vous avez eu la bonté de m'apporter. J'ai pour la liberté un amour aussi violent qu'est le sien pour la gloire, le goût de la tranquillité faisant sur mon cœur le même effet que l'ambition produit sur le sien; ainsi daignez prendre la peine de lui dire qu'il me rend la vie par ce projet. Mais comme il n'est pas juste que je reste exposée à l'indignation de mon pere, & que peut-être ma seule opposition ne seroit pas suffisante pour nous préserver du malheur que nous craignons, il est à propos que Dom Alphonse agisse de son côté en résistant au sien, tandis que je n'épargnerai rien pour éviter d'obéir; & il faut aussi que nous nous avertissions mutuellement de ce que nos démarches envers nos parens pourront produire, pour prendre à l'occasion de nouvelles mesures.

Dom Felix déjà enchanté de la
beauté

beauté de Dona Mathilde, le fut encore plus de son bon esprit & de la manière dont elle s'exprimoit ; il en étoit si préoccupé qu'en n'ayant qu'à peine entendu ce qu'elle venoit de lui dire, il ne lui auroit pas été possible d'en rendre compte à Dom Alphonse. Il la supplia de faire un mot de réponse ; & sur son refus, il se restreignit à lui demander la permission d'écrire ce qu'elle voudroit bien lui dicter ; ayant cette assurance de ses sentimens, il fut porter cet écrit à son ami qui attendoit son retour avec la plus vive impatience.

Dona Mathilde vit partir Dom Felix avec autant de joie que Dom Alphonse en ressentit de le revoir à Palencia. La satisfaction qu'elle eut de cet événement inattendu, lui rendit la santé ; mais elle en fit un secret à son pere, ne mettant point en doute que s'il la sçavoit.

rétablie, il ne renouvelât ses persécutions.

Cependant l'envoyé du fils de Dom Albert sentoit des mouvemens fort opposés les uns aux autres; il étoit extrêmement satisfait d'avoir une si bonne nouvelle à porter à son ami, & toujours enchanté de la beauté de Dona Mathilde, de sa douceur & de sa modestie; il sentoit, sans en sçavoir la raison, un dépit extrême de la passion qu'elle témoignoit pour sa liberté; & il en étoit courroucé, comme si elle lui eût fait une grande offense.

Il étoit à peine parti de Palencia pour aller à Burgos porter la lettre de Dom Alphonse, que Dom Alphonse s'étant repenti de la lui avoir donnée, fit courir après; mais il avoit fait une telle diligence que le courier qu'il envoyoit sur ses pas ne put le joindre; & regardant comme une démarche inutile

aller plus loin, il revint à Palencia. Mais au retour de Dom Felix, Dom Alphonse voyant que le succès passoit ses espérances, il fut fort content de ce que son Ecuyer n'avoit pas pû l'attraper ; & le compte que cet ami lui rendit de son voyage, mit le comble à sa joie. Il lui avoua que la réflexion qu'il avoit faite sur la singularité de son procédé, l'avoit obligé à faire courir après lui ; mais que cet événement ayant tourné de la façon qu'il desiroit, il n'avoit plus aucun regret à sa démarche. Je vous demande en grace, ajouta-t-il, en jugeant dans les yeux de Dom Felix qu'il alloit lui faire quelque remontrance à ce sujet, de m'épargner des représentations qui seroient inutiles, & qui ne serviroient qu'à affoiblir les obligations que je vous ai du bon office que vous m'avez rendu ; c'est une affaire finie ; &

sur-tout je vous demande en grâce de ne point entreprendre de m'en inspirer de repentir, en me rapportant ce que vous avez trouvé digne d'estime dans cette fille ; contentez-vous, s'il vous plaît, de m'instruire des mesures que je dois prendre pour éviter de l'épouser sans nous commettre tous deux avec Dom Rodolphe & mon pere.

La précaution que prit Dona Alphonse pour prévenir des conseils qui lui auroient semblé ennuyeux, tira Dom Felix de l'embarras où il craignoit de se trouver, & lui donna une joie secrète d'être délivré de la peine de manquer à la vérité & à sa propre inclination, en refusant de rendre public les charmes de Dona Mathilde, ou de se voir contraint d'en faire un portrait propre à faire cesser l'éloignement que son ami avoit pour elle. Voyant qu'il

refusoit de l'écouter sur cet article, il se contenta de lui rendre la réponse dont il étoit chargé, en lui remettant ce qu'il avoit écrit pour remplir le projet qu'elle lui traçoit. Il en fut fort satisfait, bien résolu de profiter de toutes les occasions qui naistroient, & de l'avertir exactement (comme elle le desiroit) de tous les incidens favorables qui surviendroient, ou que leur industrie feroit naître. Dom Felix lui promit de le servir avec zèle, à quoi il trouvoit malgré lui une douceur extrême.

Quoique Dom Alphonse ne voulût pas s'engager avec Dona Mathilde, comme il n'avoit aucune raison qui l'empêchât de lui rendre la justice qui lui étoit due, il se crut obligé de lui rendre grâce de la façon dont elle avoit reçu un compliment si singulier, & il exigea de Dom Felix qu'il retournât à Burgos pour l'en remercier; ce

que Dom Felix exécuta de bon cœur.

Cette seconde visite fut suivie de plusieurs autres. Comme il étoit absolument nécessaire d'avoir des conférences fréquentes pour faire naître ou pour entretenir les obstacles propres à éloigner leur union, ce fut lui qui la proposa, & qui en fut chargé suivant son intention; Dona Mathilde & Dom Alphonse n'osant multiplier le nombre de leurs confidens.

Les incidents que leur industrie multiplioient, en causerent un qu'ils n'auroient pas désiré; & qu'ils n'avoient pu prévoir. Dom Albert & Dom Rodolphe s'apprenant qu'il survenoit toujours quelques contré-temps qui éloignoient sans cesse l'exécution de leur projet, commencèrent à entrer en défiance l'un de l'autre; Dom Rodolphe s'imaginant que Dom Albert cherchoit à rompre leur traité

pour donner à son fils une épouse dont les parens fussent dans une plus haute faveur que lui, tandis que Dom Albert le soupçonnoit d'avoir le même dessein : tous deux abusés par cette commune erreur , ils introduisirent réciproquement , & avec beaucoup de secret , des espions l'un chez l'autre.

Ceux qui furent commis à ce soin étoient adroits & vigilans ; ils ne tarderent pas à découvrir par leur moyen qu'il y avoit une liaison secrète entre leurs enfans , dont ils furent fort étonnés , ce qui entretint l'illusion ; chacun croyant voir dans ce procédé une preuve de la duplicité de son ami , ne pouvant douter qu'il n'eût défendu à celui qui lui appartenoit de penser à l'autre , puisque sans cela le mystere seroit inutile.

Voulant également se convaincre qu'ils n'étoient point dupes , ils prirent dans le même tems le

parti de s'apprendre réciproquement ce qu'ils croyoient avoir découvert , & ce que ce procédé leur donnoit sujet de penser au désavantage de leur probité.

Ils furent également surpris de cet éclaircissement ; & sans rien comprendre dans une telle aventure (leur générosité ne leur permettant pas les longs soupçons sur une chose dont ils se justifioient avec une égale cordialité), ils apprirent que Dom Felix étoit confident d'une intrigue qui ne sembloit pas en avoir besoin ; mais que pour ne point la laisser éclater , cet ami de Dom Alphonse n'osant aller si souvent chez Donna Mathilde , il y envoyoit son Ecuyer , qui faisoit le voyage alternativement avec lui pour être moins remarqué.

Dom Albert étant le premier informé de cette circonstance , résolut de ne rien épargner pour pé-

pénétrer le fond de l'intrigue ; il ap-
 posta des inconnus sur le chemin
 par où devoit passer ce courier,
 qui le volerent, & entre autres cho-
 ses lui prirent le paquet de Dom
 Alphonse, seul objet de leur re-
 cherche.

A peine Dom Albert en fut
 possesseur, que l'ouvrant précipi-
 tamment, il connut par la lettre de
 son fils que ses relations avec Do-
 na Mathilde étoient entièrement
 opposées aux intentions de Dom
 Rodolphe & aux siennes : se res-
 pentant dans ce moment des soup-
 çons injurieux qu'il avoit conçus
 contre lui, il l'instruisit de sa dé-
 couverte ; mais elle ne fut pas suf-
 fisante pour rétablir entre eux une
 parfaite confiance. Dom Rodol-
 phe se persuadant que le fils de
 Dom Albert aimoit ailleurs, & le
 père de Dom Alphonse portant le
 même jugement sur Donna Ma-
 thilde, ne douta point qu'elle ne

fut aimée de quelque Courtisan qu'elle préféreroit à son fils, qui, en étant instruit, prenoit son parti en galant homme; & poussant le préjugé plus loin, il fut jusqu'à penser qu'encore que Dom Rodolphe n'eût pas contribué à faire naître cet amour, il ne tarderoit point à se rendre à l'inclination de la fille, & aux sollicitations qu'il présuinoit qui lui seroient faites en faveur de cet amant imaginaire. Il le dit franchement à Dom Rodolphe qui s'en offensa, & ils se séparèrent peu contents l'un de l'autre. Dom Rodolphe qui étoit venu exprès pour cette explication à Palencia, s'en retourna à Lerma tout courroucé.

Il ne demeura pas long-temps dans son Gouvernement; la colère où il étoit ne pouvant lui permettre de se contenter de ce qu'il croyoit sçavoir, sans y apporter de remède. Il se rendit en diligence

ce à Burgos, où il se plaignit amèrement à Dona Théodora de la desobéissance de sa fille, & de l'indulgence dont il supposoit qu'elle avoit laissé naître cet amour prétendu ; mais il connut par les réponses de cette Dame, & par les discours de Dona Mathilde, que ce que lui avoit dit Dom Albert n'avoit aucun fondement.

Tandis qu'elle desabusoit ainsi son pere de l'erreur où l'avoit poussé Dom Albert, ce Prince réprimandoit son fils, & lui disoit que pour le punir de n'avoir pas voulu le satisfaire en épousant une si belle personne, il le forceroit à donner la main à une autre qui auroit autant de laideur & d'imperfection que celle qu'il lui avoit destinée avoit de grace & de mérite ; qu'enfin dans ce second choix, il ne le laisseroit pas en liberté de lui manquer encore de respect & d'obéissance.

Sur cette menace Dom Alphonse qui connoissoit l'humeur violente de son pere , ne voulut point s'y exposer. Cherchant à s'en mettre à couvert , il ne trouva pas de moyen plus sûr ni plus prompt que celui de la fuite ; & sans hésiter ni lui laisser connoître son dessein , il partit dès le lendemain pour l'armée d'Arragon. Le seul Dom Felix fut instruit de la résolution qu'il prenoit d'aller chercher la guerre dans des lieux assez éloignés de Dom Albert pour ne plus appréhender qu'il usât de violence.

Dom Felix de qui l'amour étoit absolument décidé pour Dona Mathilde , & de qui les fréquens entretiens avoient enflammé le cœur , balança encore en le voyant partir , s'il lui vanteroit les appas de cette belle fille. La probité combattant contre sa passion , il ne doutoit point que si Dom Alphonse la connoissoit , toutes ses répu-

gnances ne disparussent, & qu'en lui rendant justice plutôt que d'irriter Dom Albert par sa fuite, comme il alloit le faire, il ne calmât son courroux par une obéissance qui lui deviendrait douce & facile, en lui épargnant les désagrémens que lui préparoit ce voyage furtif.

Mais la générosité qui lui en faisoit concevoir la pensée ne fut pas assez puissante pour aller jusqu'à l'exécution; il n'eût qu'à se dire, pour la dissiper, que s'ils prenoient le parti d'obéir à leurs parens, tous les obstacles cesseroient à l'instant, & que Dona Mathilde seroit l'épouse de Dom Alphonse. L'idée de voir celle qu'il adoroit entre les bras d'un autre, lui semblant insupportable, le força à contenir de garder le silence, & à laisser partir son rival.

Pour se justifier à lui-même une foiblesse qui offensoit également

son honneur & l'amitié qu'il devoit à Dom Alphonse, il se dit que quand cet ami céderoit aux volontés de Dom Albert, Dona Mathilde seroit forcée de faire une action contraire à sa propre inclination, ce qui la rendroit infortunée, sans que Dom Alphonse en fût plus heureux : d'où il concluoit qu'il n'étoit point obligé de se faire lui-même un rival pour tyranniser sa maîtresse ; & sur ce principe, il se détermina à le laisser partir, quoiqu'il crût encore être dans le dessein de combattre un amour inutile.

Dom Alphonse n'ayant rien qui s'opposât à son entreprise, s'échappa adroitement de chez son père, en laissant une lettre qui fut rendue à Dom Albert après son départ, par laquelle il lui rendoit compte du motif de sa fuite, en lui demandant pardon de n'avoir pas vaincu la répugnance qu'il avoit eue à lui obéir.

Dom Albert fut fort irrité à cette nouvelle preuve de la révolte de son fils; tandis que Dom Felix à qui ce fils avoit confié une lettre pour Dona Mathilde, étant arrivé à Burgos, avant qu'il fût parti de Palencia, s'acquitta de la commission dont il étoit chargé; la lettre étant en ces termes :

Je pars, Madame, pour vous tenir la parole que je vous ai donnée; jouissez en repos de la liberté que je vous laisse, & puisque nous ne sommes pas destinés à nous aimer, aimons toute notre vie cette liberté que nous nous préférons; & soyez, je vous supplie, persuadée qu'en quelque lieu de la terre que la fortune me conduise, vous me trouverez prêt à vous rendre tous les services que mérite votre générosité.

Dona Mathilde reçut cet adieu fort agréablement, remerciant Dom Felix comme un homme qu'elle étoit persuadée qui avoit

beaucoup contribué à son bonheur; mais plus elle lui rendoit grace, & plus il se confirmoit dans le dessein de vaincre un amour qu'il ne pouvoit approuver, & dont il étoit si obsédé qu'il l'avoit forcé à faire une insigne trahison à son ami, en obéissant trop exactement à la loi qu'il lui avoit imposée, ne pouvant s'empêcher d'avouer en lui-même qu'il ne s'y étoit conformé que parce que cet ordre flattoit son goût.

Ayant honte de se trouver dans des sentimens qu'il ne pouvoit s'empêcher de se reprocher, il résolut d'aller passer quelque tems à Séville pour essayer si l'absence n'auroit point le pouvoir de le guérir; & par un fort bizarre, tandis que Dom Alphonse fuyoit Dona Mathilde de peur de l'aimer, Dom Felix s'en éloignoit parce qu'il l'aimoit trop.

Après le départ de ces amans

(s'il est permis de donner ce nom à Dom Alphonse) Dona Mathilde resta tranquille, & même se trouva délivrée des persécutions qu'elle avoit appréhendées de la part de Dom Fernand d'Albuquerque : quoiqu'il fut de retour d'Arragon, bien loin de lui parler du ton qu'il avoit pris à Avignon, il sembloit éviter sa conversation, sans toutefois laisser échapper la moindre occasion de lui faire connoître qu'il l'aimoit toujours ; mais il agissoit avec tant de ménagement que personne ne pouvoit s'en appercevoir. Le hazard lui ayant fourni, sans affectation, un moment d'entretien, qu'elle n'évita pas à cause qu'elle ne s'étoit pas apperçue qu'il l'eût cherché, il lui dit en peu de mots, que pour cesser de lui donner des témoignages publics de sa passion, elle n'en étoit pas moins vive ; mais qu'elle étoit aimée d'un homme qui ôtoit à tout autre la

hardiesse de se déclarer son rival , ajoutant qu'elle sçauroit un jour qu'il ne lui disoit que trop vrai.

Dona Mathilde qui ne comprit rien à ce discours , s'en mit peu en peine , le croyant imaginé par Dom Fernand exprès pour lui causer de l'inquiétude. L'Infant Dom Pedre la voyoit souvent , & elle auroit pû croire que c'étoit de ce Prince que Dom Fernand vouloit parler ; mais il ne lui disoit rien qui pût lui donner le moindre soupçon qu'il fût amoureux d'elle ; ce qui ne lui permettoit pas de penser que ce fût lui qui eût ordonné à Dom Juan d'Albuquerque de défendre à son frere de la voir.

Elle ne fit point un mystere à Dona Lucinde de l'aventure de Dom Alphonse , & malgré la singularité de son procédé , elles conclurent qu'un homme si amoureux de sa liberté devoit avoir de la grandeur d'ame.

Entre les beautés qui faisoient l'ornement de la Cour de Burgos, Marie de Padille a déjà été nommée par Dona Théodora, lorsqu'elle instruisoit Dona Mathilde du caractère de celles qu'elle devoit voir; mais en vantant ses attraits elle ne lui avoit pas déguisé qu'elle étoit d'un esprit extrêmement dangereux.

Cette fille se mit en tête de donner de l'amour à l'Infant de Castille : on peut dire que le projet d'apprivoiser un tigre eût été plus facile, & elle ne s'en déguisa pas la difficulté, jugeant que si elle agissoit comme une personne qui eût dessein de lui plaire, elle n'y réussiroit pas, mais tout au contraire qu'elle lui donneroit de l'éloignement pour elle, & qu'elle lui plairoit certainement pourvu qu'elle pût acquérir quelque familiarité auprès de lui, en lui faisant connoître sans affectation que ses

inclinations étoient semblables aux siennes.

Dom Juan d'Alburquerque étoit amoureux de celle des filles de la Reine qui se nommoit Jacinte de Médina Céli, de qui Padille étoit amie; en supposant qu'elle fût capable de s'attacher à quelqu'autres objets que ses intérêts, elle prit le parti de servir Dom Juan auprès de son amie; & sçachant que la maison de Dona Théodora étoit le rendez-vous général de toutes les personnes de distinction, où Dom Pedre même se plaisoit préférentiellement à tout autre lieu, elle redoubla ses soins pour s'insinuer auprès de cette Dame, affectant une grande attention à y accompagner Dona Lucinde, de même qu'à entretenir Dona Théodora par préférence; donnant de la sorte, sans en avoir l'intention, à Dona Mathilde & à Dona Lucinde tout le tems qu'elles pouvoient désirer pour s'entretenir aussi.

L'empressement que Padille témoignoit à Dona Théodora , ne l'empêcha pas d'avoir toutes sortes d'attentions pour le Prince , ni de s'appliquer à faire ou à dire ce qu'elle jugeoit qui pouvoit lui être agréable , sans s'embarrasser si les applaudissemens qu'elle lui donnoit étoient à propos ou non.

Comme elle l'observoit sans cesse , & qu'elle ne cherchoit qu'à le flatter , elle s'aperçut plutôt que toute la Cour , qu'il regardoit Dona Mathilde d'une façon qui ne lui laissa pas douter qu'elle ne lui plût ; l'esprit flatteur qui la guidoit la détermina à lui en parler souvent , employant toute son industrie pour lui persuader que cette belle fille l'estimoit fort , non que Padille eût intention de déterminer ce Prince à être amoureux de Dona Mathilde ; mais en pensant seulement que s'il devoit prendre de l'inclination pour elle , son in-

n'avoit exigé d'autre preuve de la fidélité , sinon qu'elle revint avec lui ; cette précaution prouvant clairement qu'il entendoit qu'elle se fixât en Espagne , & que sans doute il ne souffriroit pas qu'elle s'en retirât avec la fortune ; qu'enfin si elle entreprenoit furtivement cette retraite , elle ſçavoit , à n'en pouvoir douter , que ſes richesses ſeroient perdues , & qu'elles ſeroient conſiſquées.

Dona Mathilde fut fort mortifiée de ce contre-tems qu'elle envisagea comme une ſuite des violences qui avoient autrefois été exercées contre ſa famille ; mais trouvant que cet événement étoit un mal ſans remède , n'oſant même en témoigner ſon mécontentement dans la crainte de ſ'attirer quelque traitement encore plus fâcheux , elle renonça au deſſein de retourner à Avignon ; & inſenſiblement cet obſtacle ceſſant de lui faire de
la

la peine , elle reprit sa tranquillité , se trouvant assez heureuse de la liberté dont elle jouissoit.

Pendant qu'elle goûtoit la douceur de sa situation , Dom Felix à qui il n'avoit pas été possible de guérir de son amour , revint à Burgos où il la trouva plus belle que jamais ; elle fut fort aise de le revoir , le recevant le plus agréablement du monde. .

Je vous assure , lui dit-elle , la première fois qu'elle pût lui parler en particulier , que votre ami avoit raison de me préférer la gloire ; car il en acquiert tant que l'Etat & sa réputation auroient beaucoup perdu s'il n'eût pas été à la guerre.

Je pense comme vous , belle Mathilde , reprit Dom Felix en la regardant tendrement malgré lui ; & j'en suis d'autant plus satisfait que je joins au plaisir de voir un homme (que j'aime aussi sincèrement) se faire admirer , la douceur de songer que sa concurrence ne peut nuire à vos amans , & que,

grace à son goût pour les armes , il ne fera point de tort à ceux qui vous adorent, & ne forcera pas plus long-tems un homme de ma connoissance à garder le secret de son cœur, qu'il n'eût osé vous révéler si Dom Alphonse avoit eu plus de disposition à profiter du bonheur que votre pere & le sien lui destinoient.

J'ignore, reprit Dona Mathilde sérieusement, quel peut être celui dont vous voulez parler; mais ce que je sçai bien précisément, c'est qu'à moins de vouloir me déplaire horriblement il ne doit point se faire connoître, ni me tenir aucun discours que je puisse mal expliquer. Vous, Seigneur, qui sçavez mes sentimens, rendez-nous à tous deux un fort grand service en le détournant de cette fantaisie.

A une réplique si peu flatteuse, & encore plus au mouvement de ses yeux qui s'armerent tout d'un coup d'une sévérité qu'il ne leur avoit jamais vû, Dom Felix con-

noissant que s'il en disoit davantage il ne seroit pas écouté favorablement , changea de discours ; mais ce ne fut pas assez-tôt pour que Dona Mathilde ne l'entendît pas , & qu'elle ne comprît point que lui-même étoit l'amant de la part de qui il avoit voulu parler.

Cette découverte lui fit un chagrin sensible ; elle estimoit Dom Felix & desiroit qu'il fût de ses amis , quoiqu'elle n'en voulût pas pour son amant , étant déterminée à lui défendre de la voir s'il étoit vrai qu'il fût amoureux d'elle & qu'il le lui dît.

Cette appréhension n'étoit pas l'unique sujet de ses alarmes. Les sentimens mystérieux de Dom Fernand l'inquiétoient malgré elle : il la fuyoit avec autant d'affectation qu'il en avoit témoigné en la cherchant ; & il lui faisoit entendre qu'il ne cessoit pas de l'aimer quoiqu'il cessât de l'entretenir de son amour. L'air mystérieux dont il l'avoit entretenu la dernière fois ,

& les termes obscurs qu'il avoit employés, lui revenoient sans cesse à l'esprit, & la tourmentoient d'autant plus qu'elle y comprenoit moins, & qu'il continuoît d'agir en conséquence de ses discours.

Cependant elle continuoît à ne point trouver matière à jeter ses soupçons sur Dom Pedre. Il usoit d'une façon si brusque avec elle & si indifférente qu'il ne laissoit aucun jour aux conjectures : il donnoit souvent des fêtes, & la voyoit presque tous les jours ; mais il ne laissoit point appercevoir qu'il eût pour elle aucun dessein particulier. Ses assiduités chez Dona Théc-dora donnoient à penser au public, qui ne doutoit point que ce ne fût l'amour qui l'y conduisît si fréquemment ; mais il n'y avoit que ceux qui ne les voyoient pas ensemble qui pensassent de la sorte, tandis que les personnes qui étoient témoins des actions de ce Prince n'en avoient point le moindre soupçon.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Maroc crut l'occasion favorable pour rétablir la gloire des Maures en Espagne, en y portant ses armes.

Le Roi de Grenade appréhendant de son côté que celui de Castille ne l'attaquât, se ligua avec celui de Maroc ; dans ce dessein il fit de grandes levées, & ordonna des amas prodigieux de toutes sortes de munitions nécessaires à la guerre qu'il vouloit entreprendre.

Le Roi Alphonse onzième étant informé de ces préparatifs, & ne pouvant douter qu'ils ne fussent faits contre lui, se hâta de faire la paix avec le Roi d'Arragon ; il prit des mesures si justes, que joignant des troupes fraîches à celles qu'il avoit déjà, il eut en peu de tems une nombreuse armée en état de marcher. Les Maures n'ayant pû en rassembler une aussi considérable pendant qu'il avoit formé la sienne ; sans leur permettre de l'attaquer, il les prévint, & entra

dans le pays d'Antequerra, où il fit des ravages effroyables.

L'Infant commanda ses troupes, & tous les Seigneurs le suivirent, Dom Juan & son frere Dom Fernand d'Alburquerque, Dom Felix de la Cerda, Dom Louis de Leyva, & généralement ce qu'il y avoit de gens de marque à la Cour, s'empresserent à l'envi pour témoigner leur zele & leur diligence.

Ce fut alors que l'énigme de Dom Fernand s'expliqua, & que Dona Mathilde connut plus précisément les persécutions que sa beauté alloit lui attirer. Dom Fernand fut prendre congé d'elle, & lui dit qu'il alloit chercher la mort qu'il desiroit, puisqu'il étoit assez malheureux pour faire ceder son amour au respect qu'il étoit forcé d'avoir.

Ce discours, où il ne s'expliqua pas davantage, ne donna aucun éclaircissement à Dona Mathilde; elle se flata qu'il ne témoignoit que la peur de lui déplaire en la ser-

vant ouvertement, & que ce respect qui forçoit son amour au silence, ne fût celui qu'il avoit pour elle, dont elle étoit fort aise. Ce préjugé la tranquillisoit extrêmement, quand quelques jours après Dom Pedre la tira d'erreur, en lui disant d'un air proportionné à son caractère, & en y ajoutant un fier sourire : qu'il avoit attendu d'être à la veille d'un départ, où il alloit lui sacrifier cent mille Maures pour lui apprendre ce qu'il sentoit pour elle ; mais, continua-t-il, je ne veux pas vous découvrir entièrement mon secret, il doit vous suffire pour vous y préparer, qu'en revenant victorieux, je ne prétends trouver nulle part de résistance, & vous n'aurez qu'à me ceder de bonne grace, puisque je veux terminer mes conquêtes par celle de votre cœur.

Quand vous aurez vaincu les Maures, repartit-elle, en s'efforçant de sourire à son tour (pour cacher son effroi), j'espère, Sei-

gneur, que vous ne songerez point à d'autres victoires, & que vous dédaignerez de vous exposer à être moins heureux dans cette seconde guerre que vous l'aurez été dans la première.

L'Infant ne voulant pas répondre à cette réplique, feignit de ne la pas entendre, & sans lui rien dire de plus il la quitta; elle reçut aussi les adieux de Dom Felix, mais il n'osa tenter de s'expliquer autrement que par un profond soupir.

Le départ de ses trois amans laissa Dona Mathilde en liberté; elle rendit compte à sa chère Donna Lucinde des désagréables conversations qu'elle avoit eues avec le Prince & avec Dom Fernand; sur quoi elles conjecturerent que sans doute Dom Juan d'Albuquerque avoit parlé à son frere de la part de Dom Pedre. Son humeur cruelle & violente étoit connue, on n'ignoroit point que ne pouvant être retenu par aucune

considération , celle qu'il avoit pour son favori n'eût pas été suffisante pour mettre Dom Fernand à couvert de sa fureur , s'il eût encouru son indignation en persévérant dans un amour qui ne pouvoit que lui déplaire ; & quoique cet amour fût plus ancien que celui de ce barbare , il n'auroit pas laissé de lui coûter aussi cher que s'il eût tenté d'entrer en concurrence avec lui. Ses emportemens ne se feroient peut-être pas bornés à la seule punition du prétendu coupable ; & l'amitié qu'il témoignoit à Dom Juan auroit été trop foible pour le garantir d'être compris dans sa vengeance.

Le Roi de Castille ayant appris que le Prince Abomelic , neveu & favori du Roi de Maroc , attaquoit Médina Sidonia , tandis que l'armée du Roi de Grenade étoit campée devant Sillos , il rassembla ses troupes divisées en différens endroits ; & les ayant placées au centre de ses états , il les mit à

portée de marcher aux lieux où elles seroient nécessaires à son premier commandement.

Dom Alphonse de Benavides voyant la paix d'Arragon faite, & que c'étoit dans sa patrie où la guerre alloit commencer, se rendit en diligence à l'armée où son Roi commandoit en personne, sans passer par Burgos : la crainte qu'il ne se passât quelque action où il n'auroit point de part, ne lui permit pas même d'aller voir son pere, & il courut où il espéroit de trouver une nouvelle occasion de se signaler.

Il fut parfaitement bien reçu du Monarque, & même de l'Infant. Comme il arriva précisément lorsque le Roi étoit occupé à partager ses troupes pour en envoyer une partie contre celui de Grenade, il nomma les Chefs à qui il les confioit, & retint Dom Alphonse pour servir près de lui, en lui donnant un commandement sur celles qu'il se réservoir.

ROI DE CASTILLE. 155

La fortune secondant sa valeur, il fut assez heureux pour tuer le vaillant Abomelic en combat singulier. Ce jeune Prince ayant fait proposer un défi aux braves de l'armée, l'émulation fut grande pour sçavoir quel seroit celui qui éprouveroit le premier ses forces contre le vaillant Maure. Dom Pedre même demanda une préférence qu'il croyoit dûe à son rang ; mais ce fut ce même rang qui lui donna l'exclusion, le Roi ne jugeant pas à propos de commettre son héritier unique au fort d'un combat ; & pour ne point mécontenter la Noblesse qui toute demandoit la même chose, le Monarque fit tirer ces braves Guerriers au fort, qui se déclara pour Dom Alphonse ; le succès de son combat ne permit pas à un second d'éprouver sa valeur.

Dom Alphonse ne se bornant point à cet avantage, y ajouta la levée du siège de Sillos. La bataille qui suivit ce siège fut une victoire

complète, qui fût dûe en partie à la valeur de ce jeune Héros; la cavalerie ennemie fut défaite, & l'armée entierement mise en déroute.

Le Roi de Castille devant cet avantage au courage & à la bonne conduite de Dom Alphonse, le caressa extraordinairement; & malgré le courroux secret que Dom Pedre avoit contre lui, il lui fit quelque honnêtetés, quoique l'envie & la basse jalousie l'indisposât déjà contre lui. Le Roi envoya son armée dans des quartiers de rafraîchissement, ne voyant rien à craindre de long-tems de la part de celle qu'il avoit vaincue, & si dispersée qu'elle ne pourroit se rassembler sans un nouveau secours; ainsi il retourna à Burgos. Mais Dom Alphonse étant trop incommodé de plusieurs blessures, ne put suivre la Cour, & il fut obligé de rester dans Sillós, n'étant pas en état, sans nécessité, de faire le voyage de Burgos.

Fin de la premiere Partie.

